

## PRESENTATIONS DE MALADES HP

### HP Michel H.

Paru dans *Le Discours Psychanalytique* : « Sur l'identité sexuelle : à propos du transsexualisme », Éd. de l'Association freudienne, Paris, 1996, pp. 312-350.

<sup>(312)</sup>D<sup>R</sup> JACQUES LACAN – Parlez-moi un petit peu, comme ça. Mettez les choses en train si vous voulez – mettez les choses en train vous-même. Dites-moi pourquoi vous êtes ici. Dites-moi l'idée que vous vous faites de tout cela, si ça ne vous ennueie pas.

(M. H. tremble)

J. L. – (souriant) C'est tous des médecins, vous savez, ici.

M. H. – Oui.

J. L. – Qu'est-ce que vous avez à raconter ?

M. H. – Depuis tout petit, j'ai revêtu des vêtements de fille. Je ne me rappelle pas à quelle date cela remonte, parce que j'étais vraiment tout petit. Je me suis rappelé des événements, c'est qu'étant petit, je caressais les vêtements féminins, principalement les combinaisons, le nylon...

J. L. – Le nylon, vous avez ajouté le nylon, et les vêtements.

M. H. – Surtout les sous-vêtements.

J. L. – Oui.

M. H. – J'ai continué à me travestir en cachette.

J. L. – Donc, vous admettez que c'est un travestissement.

M. H. – Oui.

J. L. – En cachette de vos parents ?

M. H. ; – Oui.

J. L. – Ils devaient bien savoir, vos parents, ils s'en apercevaient quand même.

M. H. – Non, je faisais cela tous les matins et tous les soirs, dans la salle de bain, quand mes sœurs se changeaient pour se coucher, je mettais leurs vêtements.

J. L. – À qui ?

<sup>(313)</sup>M. H. – À mes sœurs, les deux plus jeunes sœurs et des fois, dans la journée, je revêtissais des vêtements.

J. L. – Pourquoi vous dites « je revêtissais » ? On dit d’habitude « je revêtais ».

M. H. – J’ai un très mauvais français, parce que j’ai été toujours très handicapé à l’école, avec mon problème. Dans mon travail, toujours je pensais à ce problème-là, et ça m’a toujours tout gâché dans ma vie, aussi bien que dans mon travail.

J. L. – Donc, vous reconnaissez que ça vous a tout gâché et vous appelez ça vous-même un travestissement. Donc, cela implique que vous savez très bien que vous êtes un homme.

M. H. – Oui, ça j’en suis très conscient.

J. L. – Et pourquoi, à votre sentiment, pourquoi est-ce que vous aviez ce goût ? Est-ce que vous avez un soupçon d’idée ?

M. H. – Non, je ne sais pas. Je sais que quand j’ai des vêtements sur le corps, cela me procure le bonheur.

J. L. – C’est à quel titre que ces vêtements vous procurent ce que vous appelez vous-même le bonheur ? Qu’est-ce qui vous satisfait ?

M. H. – Ce n’est pas sur le plan sexuel ; c’est sur le plan... enfin, moi, j’appelle ça sur le plan du cœur. C’est intérieur, ça me procure...

J. L. – Vous appelez ça...

M. H. – Ça provient du cœur.

J. L. – Peut-être vous pourriez essayer, là, puisque nous sommes ensemble et que je m’intéresse à ce dont il s’agit... ça provient du cœur... c’est cela que vous venez de dire.

M. H. – J’ai déjà tout le caractère d’une femme, aussi bien sur le plan sentimental...

<sup>(314)</sup>J. L. – Sur le plan...

M. H. – Sentimental.

J. L. – Peut-être vous pouvez m’éclairer ça un peu : sur le plan sentimental.

M. H. – C’est-à-dire que c’est une qualité, j’appelle ça une qualité, je suis doux..

J. L. – Dites...

M. H. – Je suis douce et gentille.

J. L. – Oui, allez...

M. H. – Mais je ne vois pas d’autre qualité, à part ça... surtout la douceur, sur le plan sentimental.

J. L. – Vous avez eu une relation sentimentale ?

M. H. – Avec des hommes et puis avec des femmes, pour voir quelle est la personne qui me conviendrait le mieux. Et en fin de compte, je n'en ai aucune. Ni l'un ni l'autre ne m'attirent, aussi bien les femmes, parce que je ne peux pas me ressentir homme vis-à-vis d'une femme et puis avec un homme, c'est plus fort que moi, je ne peux pas avoir des rapports avec des hommes – j'ai essayé deux fois, mais...

J. L. – Vous avez essayé deux fois, quand ?

M. H. – J'ai vingt-deux ans passés. J'ai essayé il y a un peu plus d'un an, et puis juste avant d'entrer à l'hôpital.

J. L. – Racontez-moi comment s'est produit votre choix.

M. H. – Je n'ai pris aucun choix. Mon choix, c'est que ni l'un ni l'autre ne m'attirent.

J. L. – Non, non. Comment avez-vous choisi le partenaire masculin ?

M. H. – C'est une coïncidence, ça s'est passé comme ça.

J. L. – Une coïncidence – qu'est-ce qui s'est présenté comme ça ?

M. H. – Qu'on a eu des rapports mutuels ?

J. L. – Qu'est-ce que vous appelez des rapports mutuels ?

<sup>(315)</sup>M. H. – Tout ce qui se pratique. Pas vraiment tout, parce que... mais disons qu'on a été au stade des caresses, des baisers, sans plus.

J. L. – Comment avez-vous rencontré ces partenaires ?

M. H. – C'est des amis d'enfance.

J. L. – Des amis d'enfance... Bon. Désignez les par un nom.

M. H. – Le premier garçon que je suis sorti avec s'appelait André et le deuxième s'appelait Patrick.

J. L. – Oui, alors André, c'est celui que vous avez rencontré quand ?

M. H. – Il y a un an, un peu plus d'un an.

J. L. – Et le deuxième ?

M. H. – C'est il y a bien trois mois.

J. L. – Ils avaient votre âge ?

M. H. – Le premier était un peu plus vieux, le second était un peu plus jeune.

J. L. – Quand les aviez-vous connus, dans votre enfance ?

M. H. – Le premier, André, je l'ai connu à l'âge de six ans, et Patrick, je l'ai connu à l'âge de treize, quatorze ans.

J. L. – Vous l'avez connu comment ?

M. H. – À l'école.

J. L. – Écoutez, mon vieux ; vous avez quand même de la barbe au menton, vous n'y pouvez rien.

M. H. – Je fais tout pour la cacher.

J. L. – Vous la cachez... qu'est-ce que vous faites pour la cacher ?

M. H. – Je me rase de très près, puis je me maquille.

J. L. – Ça a duré combien de temps, ces relations, avec André par exemple ?

M. H. – Un quart d'heure, pas plus.

J. L. – En quoi consistent-elles ?

M. H. – Sur le plan rapports... on s'est caressés, on s'est embrassés et puis c'est tout. Moi, je voulais savoir si je <sup>(316)</sup> pouvais ressentir... me prendre pour une femme vis-à-vis d'un homme. Je me suis aperçu que je ne pouvais pas me sentir femme dans les bras d'un homme.

J. L. – Oui. Alors, vous avez fait aussi allusion à d'autres expériences, c'est-à-dire...

M. H. – Avec une femme.

J. L. – Avec une...

M. H. – Une femme.

J.L. – Une ou des ?

M. H. – Un peu plus. J'ai connu trois femmes, trois femmes avec qui j'ai eu des rapports.

J. L. – Vous pouvez aussi, peut-être, les désigner par leur nom.

M. H. – La première que j'ai connue, c'est Monique. J'ai eu quelques rapports sexuels qui étaient très mauvais parce que c'est avec elle que j'ai eu ma première pénétration. On a eu très peu de rapports, peut-être deux ou trois, puis on s'est quittés.

J. L. – Où l'aviez-vous pêchée, cette Monique ?

M. H. – C'est à la campagne.

J. L. – Oui, comment l'avez-vous rencontrée à la campagne ?

M. H. – C'est des amis qui m'ont emmené pour goûter à la campagne et puis on s'est connus comme ça.

J. L. – Elle avait quel âge ?

M. H. – Un an de plus que moi. Elle avait dix-neuf ans, moi j'en avais dix-huit.

J. L. – Oui. Donc, c'est avec une femme que vous avez commencé ?

M. H. – Oui.

J. L. – Dites-m'en un peu plus.

M. H. – Sur la deuxième que j'ai connue ?

J. L. – Restez sur cette première. Vous avez été jusqu'à <sup>(317)</sup>vous venez de le dire, c'est le mot que vous avez employé – la pénétrer. Bon, et alors ?

M. H. – J'avais eu, bien sûr, le plaisir que ça procure à l'homme, mais il y avait quelque chose de plus fort en moi qui me contredisait.

J. L. – Qu'est-ce qui vous contredisait, comme vous dites ?

M. H. – J'étais dans les bras d'une femme ; j'ai eu beaucoup de difficultés à la pénétrer ; je n'étais pas dans mon élément. Je ne me suis jamais senti homme.

J. L. – Vous vous êtes quand même senti homme, vous êtes pourvu d'un organe masculin.

M. H. – Juste au moment où j'ai eu le plaisir lors du rapport sexuel. Pour moi, c'était un plaisir qu'on ne peut pas refuser, on était obligé de le prendre.

J. L. – Qu'est-ce que veut dire, ça, obligé ?

M. H. – J'ai eu ce rapport avec Monique, parce que tous mes copains faisaient pareil, parce qu'il fallait que je le fasse.

J. L. – À ce moment-là, quelle idée vous faisiez vous de vous ? celle d'être ce qu'on appelle un garçon ? vous le dites vous-même, vous étiez conforme à...

M. H. – Quelle était l'idée d'avoir été un garçon lors de ce rapport-là ?

J. L. – Oui. Pourquoi est-ce que vous n'êtes pas habillé en femme ?

M. H. – Depuis que je suis à l'hôpital, je ne suis pas habillé en femme, c'est normal. J'ai eu tellement de contrariétés quand j'étais habillé en femme, que maintenant, je ne peux

plus être habillé en femme dans la rue. Je suis obligé de rester enfermé chez moi et de me déguiser.

J. L. – Parce qu’il vous est arrivé de vous promener dans la rue en femme ?

<sup>(318)</sup>M. H. – J’ai eu de gros problèmes, parce que, quand je rencontrais des gens qui me connaissaient, il y en avait certains qui parlaient entre eux, d’autres qui me montraient du doigt, d’autres qui essayaient de vouloir mieux me connaître, de vouloir sortir avec moi.

J. L. – Qui c’était, ceux-là ?

M. H. – C’était des gens dans la rue. Ils voyaient que j’étais en travesti. Ils profitaient de la situation, c’étaient des éclats de rire, c’étaient des...

J. L. – Vous avez parlé de gens qui vous reconnaissaient, donc c’est qu’ils vous connaissaient déjà ?

M. H. – Non, ils voyaient que j’étais un homme. J’ai beaucoup de difficultés pour me déguiser correctement. J’ai trop de difficultés, beaucoup de choses avec les traits de mon visage. Il y avait des jours où j’étais un homme travesti ; certains profitaient, quand j’étais dans cette situation, pour essayer d’abuser.

J. L. – En quoi consistait l’abus ?

M. H. – Dans Paris, il y en a beaucoup, des travestis qui sont sur les trottoirs, parce qu’ils sont obligés de faire comme ça. On me bousculait pour me parler on me disait : viens, etc. Moi, je ne répondais pas, je passais mon chemin.

J. L. – C’étaient des gens de quel acabit ?

M. H. – Acabit, qu’est-ce que ça veut dire ?

J. L. – C’étaient des gens de quel âge ?

M. H. – Vingt-quatre ans, trente ans, c’étaient des jeunes.

J. L. – Oui, bon. Alors, venons à la dite Monique. Ça a duré combien ?

M. H. – Ça a duré six mois. On se voyait pour le week-end, parce que moi, je travaillais à la campagne. Au week-end, on se voyait ; on allait au bal, on s’amusait on <sup>(319)</sup>essayait de se divertir au maximum.

J. L. – Si je me permets de dire quelque chose, c’est que ce n’était pas un divertissement très divertissant.

M.H. – On allait au bal, on allait se promener. J’avais une moto à cette époque-là. On allait dans les villages plus loin.

J. L. – Ça se passait régulièrement tous les week-end ? Et alors, qu'est-ce vous faisiez le reste du temps ?

M. H. – La semaine, je travaillais.

J. L. – Vous travailliez où ?

M. H. – À la société G., qui fait des antennes pour la télévision, qu'on met sur les toits.

J. L. – Oui.

M. H. – J'ai fait ça comme travail la journée.

J. L. – Vous reveniez à Paris, alors ?

M. H. – J'habitais là-bas. J'habitais dans une roulotte, près d'un champ. C'est un monsieur qui m'avait prêté une roulotte. Il m'avait installé là.

J. L. – Vous m'aviez dit que vous aviez été emmené à la campagne.

M. H. – Par des gens. Ensuite, j'avais une moto, je me suis établi là-bas. J'ai connu des gens et j'ai connu Monique, je me suis établi là-bas. J'ai pris ma moto, j'ai quitté mes parents.

J. L. – Vous avez quitté vos parents à quel âge ?

M. H. – Dix-huit ans.

J. L. -Dix-huit ans. Vous êtes sûr de ces dix-huit ans ?

M. H. – À quelques mois près, oui. J'ai fait mes trois jours quand j'ai été exempté, j'avais dix-huit ans et demi, dix-huit ans et quart, dix-huit ans et quelque chose, quelques mois, deux mois.

J. L. – Vous n'aviez pas quitté le domicile de vos parents, avant ?

M. H. – Non.

<sup>(320)</sup>J. L. – Qu'est-ce que vous avez fait, comme école ?

M. H. – L'école primaire, j'ai eu mon certificat d'études ; j'ai fait deux ans de cours professionnels.

J. L. – Cours professionnels pour quoi ?

M. H. – Pour le dessin industriel. J'ai été embauché avec mon père, j'étais sous contrat.

J. L. – Pourquoi ? votre père est là-dedans ?

M. H. – Oui, dans le dessin industriel et j’ai été embauché dans son usine, sous contrat, à l’âge de quatorze ans ; mais ça n’a pas duré longtemps – l’usine elle a coulé, cela a duré un an et demi. J’ai été obligé de changer de métier pendant une certaine période de temps, pendant quatre, cinq ans. J’étais monteur-câbleur et après je suis retourné dans le dessin industriel.

J. L. – Bon. Alors, cette Monique, elle travaillait où, elle ?

M. H. – Je ne sais pas.

J. L. – Comment ?

M. H. – Je ne sais pas.

J. L. – C’était à quel endroit ?

M. H. – Savigny-sur-Brie, c’est à côté de Saint-Calais.

J. L. – Où est-ce, ça, Saint-Calais ?

M. H. – C’est à 200 kilomètres de Paris, c’est dans le Loir-et-Cher.

J. L. – Vous reveniez voir vos parents ?

M. H. – Non, c’est eux qui venaient me voir. Ils venaient passer le week-end à la campagne.

J. L. – Vous avez des frères ?

M. H. – Oui, j’ai quatre sœurs et un frère.

J. L. – Le frère a combien de plus que vous ?

M. H. – Il a trente-deux ans. Il a donc dix ans de plus que moi.

J. L. – Qu’est-ce qu’il fait ?

M. H. – En principe, il est routier. Mais là, il a perdu son <sup>(321)</sup>emploi, il fait la ferraille, il fait le rempaillage des chaises. Il vit en roulotte.

J. L. – Où est-ce qu’ils habitent, vos parents ?

M. H. – À Issy-les-Moulineaux.

J. L. – Parlez-moi un peu de la façon dont vous avez eu une enfance heureuse.

M. H. – Oui. Quand j’étais tout petit, c’est ma mère qui me disait ça, j’étais un gamin terrible, très agité, très nerveux et je ne faisais que des bêtises. Bien entendu, ma mère elle me donnait des fessées, puis après, ça s’est un peu passé.



J. L. – Ça, vous vous en souvenez ?

M. H. – Je me rappelle de quelques petites bêtises.

J. L. – Dites-les.

M. H. – Je me rappelle d'une poupée à une de mes sœurs que j'avais mise dans la chaudière, par méchanceté, j'avais fait ça. Je me rappelle aussi que je disais des grossièretés.

J. L. – Méchanceté veut dire quoi ? que ça l'a embêtée ?

M. H. – Je suis jaloux de mes sœurs ; je suis jaloux et, par méchanceté, j'avais donc cassé sa poupée.

J. L. – Vous êtes jaloux... qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

M. H. – Depuis tout petit, je me rappelle très bien que je regardais mes sœurs avec envie. J'ai toujours voulu... j'aurais aimé être à leur place.

J. L. – À leur place veut dire quoi ?

M. H. – Être une fille, comme mes sœurs.

J. L. – Tâchons de serrer quand même les chose de près. En quoi est-ce qu'une fille, pour vous, à ce moment-là, en quoi est-ce qu'une fille était différente d'un garçon ? quand on est petit, ça ne saute pas aux yeux.

M. H. – Quand j'étais petit, la seule chose, c'étaient les <sup>(322)</sup>vêtements qui me donnaient ce désir-là.

J. L. – Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Qu'elles étaient mieux habillées, plus soignées.

M. H. – Non, c'était pareil. Mais c'était les vêtements qui étaient doux.

J. L. – Vous êtes sûr que les vêtements de filles sont plus doux que les vêtements de garçons ?

M. H. – Je l'ai constaté, effectivement. Moi, je les trouve plus chauds sur mon corps.

J. L. – C'est cela que vous appelez une réponse du cœur ?

M. H. – La peine du cœur que j'ai, c'est autre chose. C'est parce que je suis un homme. C'est ça, la peine du cœur, depuis tout petit.

J. L. – Dites-en plus, là.

M.H. – Je me rappelle, quand j'ai essayé de me castrer moi-même.

J. L. – Ah oui, vous avez essayé ça ? Alors, racontez-moi un peu ; c'était quand, ça ?

M. H. – Ça remonte à après les vacances 1975, septembre peut-être.

J. L. – Il n'y a pas longtemps.

M. H. – J'avais pris du médicament.

J. L. – Racontez.

M. H. – Et puis je n'étais pas dans mon élément avec ce médicament. Comme on dit dans le terme des drogués, ça fait flipper. Ce jour-là, je flippais et j'avais retrouvé mon personnage.

J. L. – Vous aviez retrouvé votre personnage ?

M. H. – J'avais un ami à la maison. J'étais dans l'entrée avec une lame de rasoir et puis un morceau de bois, quelque chose comme ça, quelque chose de dur. J'avais posé mon sexe dessus et puis voilà.

<sup>(323)</sup>J. L. – Qu'est-ce qui est arrivé ?

M. H. – Rien. Je me suis coupé seulement la peau, puis j'ai piqué une crise de nerfs parce que j'avais trop mal.  
Je n'ai pas eu le courage d'appuyer trop fort sur la lame.

J. L. – Qu'est-ce que c'était, cette lame ?

M. H. – Une vieille lame de rasoir toute rouillée.

J. L. – C'était un rasoir...

M. H. – C'était une lame Gillette, une lame normale comme dans les rasoirs mécaniques.

J. L. – Ce n'est pas tellement facile à manipuler.

M. H. – Non, mais j'ai l'habitude de toucher aux lames de rasoir ; en dessin industriel, toujours on s'en sert.

J. L. – Et pourquoi était-elle toute rouillée ?

M. H. – Parce que je n'avais que ça. Je m'en sers pour travailler chez moi, pour mes travaux, pour gratter les carreaux avant de mettre la peinture dessus.

J. L. – Pourquoi n'aviez-vous pas une lame de rasoir ?

M. H. – Parce que je me rase avec un rasoir mécanique où la lame est incorporée dans un petit machin en plastique.

J. L. – Bref, vous n’avez pas poussé les choses jusqu’au bout.

M. H. – Non, ça m’a fait trop mal. J’ai piqué une crise de nerfs.

J. L. – Il y avait le copain, là ?

M. H. – Il a appelé la police. On a dit que j’avais eu une crise de nerfs.

J. L. – En quoi cela consiste, une crise de nerfs dans cette occasion.

M. H. – J’ai dit que je n’avais pas réussi qu’est-ce que je voulais faire.

J. L. – C’est ça qui, à votre idée...

M. H. – Oui, c’est ça.

J. L. – La police, qu’est-ce qu’elle a fait ?

<sup>(324)</sup>M. H. – Elle m’a emmené à l’hôpital.

J. L. – À quel hôpital ?

M. H. – À Corentin Celton.

J. L. – Et où est-ce, ça ?

M. H. – À coté de Mairie d’Issy. C’est à 300 m de la mairie d’Issy.

J. L. – Qu’est-ce que c’est, mairie d’Issy ?

M. H. – Mairie d’Issy les Moulineaux, c’est où j’habite, c’est où il y a la mairie, c’est à 500 mètres, c’est à coté de Corentin Celton.

J. L. – Bon, qu’est-ce qui vous est arrivé ?

M. H. – Rien de spécial. J’avais des dessous féminins, une chemise de nuit et un peignoir. Quand je suis arrivé, j’avais toujours ma chemise de nuit.

J. L. – Quelles sont les manifestations de cette crise de nerfs ?

M. H. – Je n’avais pas réussi...

J. L. – Quelles ont été les manifestations ?

M. H. – Je tremblais, je respirais très mal. Puis je pleurais, j’étais en larmes.

J. L. – C’est ça, que vous appelez une crise de nerfs ?

M. H. – Oui, je n’ai jamais eu de crise de nerfs, c’est pour ainsi dire la première.

J. L. – Jusqu’à maintenant ?

M. H. – Jusqu’à maintenant, oui.

J. L. – Bon, alors, vous avez été visité par un médecin...

M. H. – C’est seulement un psychiatre. On m’a envoyé à Villejuif. Parce que j’y avais été déjà auparavant, à Corentin Celton.

J. L. – On vous a fait un pansement ?

M. H. – Non, j’ai seulement demandé à ce qu’ils me donnent quelque chose... Ils ne se sont pas occupés de moi étant donné qu’ils croyaient que j’avais déjà été à Villejuif.  
<sup>(325)</sup> Auparavant, j’avais déjà été à Corentin Celton. Une journée avant, j’y avais déjà été, j’en sortais.

J. L. – Vous en sortiez. Pourquoi ?

M. H. – Parce que j’avais pris une quantité très abondante de médicaments.

J. L. – Donc, c’est sous le coup des médicaments que vous aviez pris. Que vous aviez pris d’où ? c’est à l’hôpital qu’ils vous les avaient donnés ?

M. H. – Quand j’étais sorti de désintoxication, j’avais des ordonnances pour des médicaments...

J. L. – Lorsque vous êtes sorti de désintoxication... désintoxication de quoi ?

M. H. – De drogue.

J. L. – Vous étiez là sous le coup de ce que vous avez vous-même appelé la drogue. Qu’est-ce que c’était, cette drogue ?

M. H. – À cette époque-là, j’avais pris des piqûres.

J. L. – Des piqûres de quoi ?

M. H. – De morphine et de cocaïne, les deux ensemble.

J. L. – Et vous dites que sous le coup de ce droguage morphiné, vous vous sentiez plus à l’aise ?

M. H. – Plus d’énergie, oui. J’oubliais tout, sauf que j’étais une femme, parce que j’étais habillé en femme.

J. L. – Vous oubliiez tout, sauf...

M. H. – Sauf moi-même, habillé en femme.

J. L. – Pendant que vous étiez sous le coup de la drogue, vous vous sentiez quoi ?

M. H. – J’oubliais que j’étais un homme.

D<sup>f</sup> L. – En d’autres termes, ce que vous apportait la drogue, c’était l’oubli.

M. H. – Et cela me calmait aussi.

J. L. – Il y a combien de temps de cela ?

<sup>(326)</sup>M. H. – J’ai dû commencer à me droguer à l’âge de dix-neuf ans, et j’ai arrêté il y a un an passé maintenant, un an et trois mois peut-être et j’ai recommencé.

J. L. – Vous avez recommencé ?

M. H. – Je n’ai pas fait de piqûres. J’ai fumé et j’ai pris des acides.

J. L. – Fumé quoi ?

M. H. – De l’herbe, du marocain, de l’huile aussi.

J. L. – De l’huile ?

M. H. – Et j’ai pris de l’acide.

J. L. – Qu’est-ce que vous avez pris comme acide.

M. H. – On appelle ça des pyramides, je ne sais pas qu’est-ce que c’est exactement.

J. L. – Bon, où en êtes-vous maintenant ?

M. H. – Actuellement, où j’en suis ? au même point.

J. L. – Cela veut dire quoi ?

M. H. – Comme avant d’être chez moi, enfermé entre quatre murs, revêtu de vêtements féminins, chez moi toujours au même stade, un peu drogué pour mieux ressentir mon personnage. Quand je flippe, là j’ai des envies de me supprimer.

J. L. – C’est ce qui vous a amené ici ? Alors dites-moi comment vous avez fait pour entrer ici... Cette envie de vous supprimer...

M. H. – Parce que je me rends trop compte que je suis un homme. Quand je suis habillé en fille, je me rends compte que je suis un homme, je me rends compte que je suis un travesti. Là, c’est dur.

J. L. – Parlez-moi un peu de cette enfance. Tout à l’heure, vous avez dit qu’après tout, elle n’était pas malheureuse, à ceci près quand même que vous n’étiez pas tout à fait dans votre assiette. Elle n’était pas malheureuse à cause de qui ?

<sup>(327)</sup>M. H. – Mon enfance... elle n'était pas malheureuse parce que je pouvais m'habiller en cachette.

J. L. – Cela vous prenait combien de temps, de vous habiller ?

M. H. – Un quart d'heure, le temps de me laver... Au lieu de me laver, je me changeais, je me passais un coup de gant sur le visage au lieu de faire ma toilette, et puis je m'habillais avec les vêtements de mes sœurs. Cela demandait un quart d'heure.

J. L. – C'était un travail.

M. H. – Étant petit, je n'en mettais pas beaucoup. Je mettais une combinaison, une robe, quand j'avais le temps, je mettais des bas ; quand il n'y avait rien, je me maquillais.

J. L. – Il vous est arrivé quand même d'être vu.

M. H. – Oui, ça s'est passé vers l'âge de six ans, toujours pendant un quart d'heure, c'était vraiment court. Un soir, donc, en sortant de la salle de bain, j'ai pris une chemise de nuit que j'ai mis dans la poche de mon pyjama ; je l'avais dissimulée sur moi, j'ai été me coucher avec et j'ai attendu que toute la famille dorme pour pouvoir revêtir cette chemise de nuit. J'ai retiré mon pyjama et j'ai mis...

J. L. – Une chemise de nuit de femme ?

M. H. – Là bien sûr, je savais que ce ne serait plus un quart d'heure, ce serait une nuit entière. J'ai savouré ce plaisir-là pendant un certain temps, puis je me suis endormi. Mes parents sont venus me réveiller.

J. L. – Quelle a été leur réaction ?

M. H. – Ils ont pensé que j'étais somnambule. Étant petit, je n'étais pas somnambule, mais je m'endormais dans le lit de mes parents ; quand je dormais, ma mère me prenait et elle me mettait dans mon lit.

J. L. – Dans le lit de vos parents, cela veut dire quoi ?

<sup>(328)</sup>M. H. – Avec eux. Je m'endormais avec eux parce que j'avais peur. Et quand j'allais me coucher à moitié endormi, je suivais ma mère et j'allais me coucher avec elle. J'étais à moitié endormi, alors ils ont supposé que j'avais été somnambule.

J. L. – Parlez-moi de votre père et de votre mère. Comment est-ce que vous parleriez de leur style à cette époque ?

M. H. – Je peux vous parler sur le plan familial surtout. On a été très bien, très bien élevés. Déjà, on était une famille nombreuse, six enfants et ils ont eu beaucoup de difficultés, pour nous élever. Malgré cela on ne manquait de rien. On s'est toujours serré un peu la ceinture, bien sûr, on ne sortait pas trop souvent, pour ne pas faire trop de bêtises, ne pas trop vagabonder. On était très bien élevés. Ils sont très gentils.

J. L. – Quel était l'ordre de gentillesse de chacun ? Ils avaient la même gentillesse tous les deux ?

M. H. – Oh oui.

J. L. – Votre père et votre mère ?

M. H. – Ma mère était un peu plus coléreuse, parce qu'on lui en faisait voir.

J. L. – Qu'est-ce qui en faisait voir ?

M. H. – Moi principalement. Puis mon frère aussi.

J. L. – Un frère qui avait dix ans de plus que vous. Ce que vous avez pu connaître... Il ne lui faisait pas le même genre de misères.

M. H. – Non, c'est différent. C'est dehors que cela se traduisait. Il était très méchant. Il tapait les gens. Il faisait des bêtises, alors elle avait toujours des ennuis avec lui.

J. L. – Et vous ?

M. H. – C'est différent, j'étais le petit, je faisais des bêtises de gamin. J'avais un caractère très gentil. Je n'en faisais <sup>(329)</sup>qu'à ma tête, mais je me suis calmé vers l'âge de dix ans, c'était fini.

J. L. – Parlons des autres femmes.

M. H. – Je ne me rappelle plus de son nom, la deuxième je ne me rappelle plus de son nom. Je l'ai connue peut-être une semaine. On a eu un rapport ensemble et je l'ai quittée. Il n'y a pas grand-chose à dire sur ça.

J. L. – Où est-ce que vous l'avez rencontrée, celle-là ?

M. H. – Elle était caissière et je l'ai connue chez des amis.

J. L. – Chez quels amis ? C'est toujours chez les amis que vous aviez à la campagne ?

M. H. – Non, c'est d'autres amis.

J. L. – C'était où ?

M. H. – C'était à Fontenay-aux-Roses qu'ils habitaient, ces amis-là. J'ai été à Fontenay-aux-Roses chez eux, et puis il y avait une jeune fille que j'ai rencontrée. Cela doit être le lendemain que je suis sorti avec. Peu de temps après, on a eu un rapport, puis je l'ai quittée.

J. L. – Un rapport sur quelle initiative ?

M. H. – Sur le plan sexuel.

J. L. – Bien entendu. Mais de qui venait l'idée du rapport ?

M. H. – De nous deux. C'était un rapport mutuel. On était entraînés, quoi.

J. L. – Alors, ce rapport, vous l'avez eu pour essayer ?

M. H. – Non, c'est obligé, j'étais dans ses bras, elle était dans mes bras. C'était un engrenage, on était obligés d'y aller. Je ne pouvais pas la repousser alors, j'ai été jusqu'au bout.

J. L. – Qui est-ce qui faisait tourner l'engrenage, c'était elle ou c'était vous ?

M. H. – C'était les deux. On était ensemble, on était obligés d'aller toujours plus loin. On ne pouvait pas s'arrêter. On s'est embrassés, on s'est caressés, puis ça allait de plus en plus loin. On ne pouvait pas arrêter.

<sup>(330)</sup>J. L. – Et vous ne vous souvenez même pas de son nom ?

M. H. – Je ne l'ai connue qu'une semaine. Son nom me reviendra, mais je ne l'ai pas dans la tête.

J. L. – Oui. Et ça se passait où, ça ?

M. H. – À Fontenay-aux-Roses, à dix kilomètres de Paris.

J. L. – Vous aviez le sentiment de faire une expérience ?

M. H. – Là, ça a été tellement vite, que je n'ai pas eu l'impression de tout ça, parce que je ne pensais pas du tout qu'on allait avoir un rapport. On était l'un contre l'autre...

J. L. – Donc, c'était elle qui prenait l'initiative ?

M. H. – Certainement, oui, mais ça a été un enchaînement. On a eu ce rapport quand même ; c'est venu comme ça. Oui, certainement qu'elle avait ça en tête. Cette fille avait certainement ça en tête, oui.

J. L. – Elle avait quel âge, celle-là ?

M. H. – À peu près mon âge, dix-huit ans.

J. L. – Qu'est-ce qu'elle faisait ?

M. H. – C'est elle qui est caissière à Paris-Médoc.

J. L. – Ça ne prouve pas d'une façon manifeste que vous aviez vis-à-vis des femmes une aversion.

M. H. – En revanche, la dernière que j'ai connue, elle s'appelle Andrée. J'ai vécu un an avec elle en concubinage. Quand je l'ai connue, je lui ai fait part de mes désirs féminins.



J. L. – De vos désirs de vous habiller en femme ?

M. H. – Elle ne l’a pas très bien pris. Enfin, elle était forcée quand même. Alors, on a vécu ensemble. Moi, j’étais toujours habillé en femme à la maison.

J. L. – Qu’est-ce que vous faisiez, à ce moment-là ?

<sup>(331)</sup>M. H. – Je faisais des travaux, des bricoles à la maison. Je ne travaillais pas. On a eu quelques rapports par la suite avec elle et lors des rapports...

J. L. – Qu’est-ce que vous appelez des rapports ?

M. H. – Par la suite, on a eu des rapports sexuels.

J. L. – Qu’est-ce que c’est qu’un rapport sexuel ?

M. H. – La pénétration. J’étais habillé en femme toujours, même lors de la pénétration et je me sentais femme lors du rapport sexuel.

J. L. – Expliquez ce que vous appelez vous sentir femme.

M. H. – J’avais une personne à mes côtés qui admettait que je sois femme. Alors, j’arrivais à oublier que j’étais un homme.

J. L. – Qu’est-ce que vous voulez exactement ?

M. H. – Je ne vis que pour être une femme. Depuis tout petit, j’ai toujours eu ce désir-là et tout ce qui est autour de moi ne m’intéresse pas, je ne m’intéresse à rien. Là, maintenant, j’ai goût à rien, comme toujours. Je désire seulement être une femme.

J. L. – Quel serait votre vœu ?

M. H. – Devenir une femme.

J. L. – Ça, vous savez bien que vous ne pouvez pas devenir une femme.

M. H. – Je le sais, mais... On peut avoir quand même l’apparence d’une femme. On peut changer un homme sur le physique extérieur, les traits. On peut transformer un homme.

J. L. – Vous devez savoir qu’on ne transforme pas un homme en femme.

M. H. – Cela se fait.

J. L. – Comment ? Une femme a un utérus, par exemple.

M. H. – Pour les organes, oui. Mais je préfère sacrifier ma vie, <sup>(332)</sup>ne pas avoir d’enfants, ne rien avoir mais être une femme.

J. L. – Non, mais même une émasculatation ne vous rendra pas femme.

M. H. – J'ai lu pas mal de choses sur ces problèmes...

J. L. – Vous avez lu pas mal de choses ?

M. H. – Sur des problèmes à peu près identiques au mien. Sur un livre, Segounot, c'est un livre qui traite de différents sujets. Il y a des gens qui posent des questions et ils donnent des réponses. J'ai appris beaucoup de choses : qu'on peut déjà se faire castrer, avoir des seins avec des hormones, qu'on peut vraiment arriver à métamorphoser un homme en femme. Ils disent beaucoup de choses.

J. L. – Lui donner l'apparence d'une femme.

M. H. – Ils disent même qu'un homme pourrait être beaucoup plus élancée, beaucoup plus belle, beaucoup plus douce qu'une vraie femme. Ils disent beaucoup de choses.

J. L. – Quand vous avez fait ces lectures ?

M. H. – Il y a trois mois.

J. L. – Alors, ça vous a rendu l'espoir ?

M. H. – Non, j'avais seulement la caractéristique de lire. Mais cela ne m'a rien rapporté. Déjà, je savais par avance, je savais effectivement ces opérations, mais là j'ai eu beaucoup plus de détails ; ils expliquaient la manière...

J. L. – Vous le saviez déjà. Qu'est-ce qui vous a donné l'envie d'avoir plus de détails ?

M. H. – C'est un problème qui m'intéresse, j'en sais plus long là-dessus, enfin, il n'y a pas de problème.

J. L. – Dites-moi votre position maintenant.

M. H. – J'ai entrepris beaucoup de démarches pour essayer de <sup>(333)</sup>devenir une femme.

J. L. – Vous avez entrepris des démarches, c'est-à-dire...

M. H. – En premier lieu, chez des chirurgiens. La première chose, quand je suis travesti, c'est mon visage. J'ai été voir des esthéticiens pour voir s'ils pouvaient me faire crédit, s'il y avait une possibilité de crédit. Puis, ça a été un échec. Ils m'ont dit de travailler pendant deux mois, d'aller dans un hôpital et voir s'ils pouvaient faire quelque chose pour moi. J'étais couvert par la sécurité sociale. J'ai entrepris aussi d'autres démarches. J'ai essayé de contacter le milieu où vivent les travestis. Ce n'est pas une chose que j'aurais aimé faire. Travailler pour un mac, quelque chose comme ça.

J. L. – Un ?

M. H. – Un mac, pour faire des opérations pour ma transformation et après pour que je travaille pour lui. Mais je n'ai pas été au bout de cette démarche-là. Je la renie. Ce n'est pas une chose qui m'a apporté.

Dernièrement, aussi, j'ai parlé à mes parents de tous mes problèmes. Eux, ils veulent entreprendre une démarche, comme quoi je suis handicapé, toujours pour la sécurité sociale, pour voir s'il y a une solution. Quand je suis couvert par la sécurité sociale, j'ai des papiers à remplir pour voir si mon cas nécessite d'être pris en charge par l'État. Cette démarche-là, c'est mes parents qui l'ont envisagée. Avant de vouloir me pendre, dernièrement, j'ai voulu voir un docteur, voir s'il n'y avait pas une solution. Le docteur m'a confié à un de ses amis qui était psychiatre. Et je suis venu ici, je n'ai pas été voir son collègue.

J. L. – Vous êtes venu ici à cause de votre tentative de vous suicider ?

<sup>(334)</sup>M. H. – Oui.

J. L. – Par quel procédé ?

M. H. – Avec une chaîne, je voulais me pendre.

J. L. – Vous trouvez que c'est une solution ?

M. H. – Il n'y a pas de solution pour moi.

J. L. – Et les médecins d'ici, quel sentiment avez-vous de ce qu'ils vous disent ?

M. H. – J'ai constaté que les médecins s'occupent vraiment très bien de mon problème. Je n'arrive pas vraiment à tenir le coup, parce qu'il me manque quelque chose. Cela fait maintenant quatorze jours que je n'ai plus mes vêtements de femme, sauf la nuit. La nuit, quand je dors à l'hôpital, j'ai une combinaison, puis un dessous féminin. Mais la journée, je n'ai rien du tout, cela me manque énormément. Ça me rend très nerveux.

J. L. – En quoi est-ce qu'un vêtement de femme est plus satisfaisant ? Il y a des vêtements d'hommes très chics.

M. H. – J'avais un costume, il y a six mois de ça, qui était vraiment magnifique ; quand je le mettais, j'étais vraiment très bien habillé.

J. L. – Vous parlez de quoi ?

M. H. – Un costume d'homme.

J. L. – Là, vous n'aviez pas le même plaisir.

M. H. – Pas du tout. Puis il y a quelque chose d'intérieur aussi. Quand je suis habillé en femme, c'est tout mon corps qui éprouve une satisfaction, un bonheur, d'une façon différente. Je retrouve vraiment ma personnalité, mon caractère, ma douceur, je retrouve tout ça. Ça se voit, mes gestes sont différents, mon comportement aussi. Puis je m'intéresse à tout quand je suis habillé en femme.

J. L. – Qu'est-ce que vous appelez vous intéresser à tout ?

<sup>(335)</sup>M. H. – Si je pouvais sortir, je m'intéresserais à la nature, je m'intéresserais à beaucoup de choses, mais déjà, chez moi, je dessine, je fais des poèmes, je fais beaucoup de choses. Je ne reste pas inactif. En revanche, quand je suis habillé en homme...

J. L. – Qu'est-ce que vous appelez faire des poèmes ? Est-ce que vous pouvez donner une idée de ces poèmes ? Est-ce que vous les savez par cœur ?

M. H. – Je ne les ai pas sur moi, je ne pense pas. Le dernier que j'ai fait, c'est à l'hôpital, ici, je me confondais avec une fleur ; j'ai fait parler une fleur et cette fleur, c'était moi.

(Le Docteur Czermak remet au Docteur Lacan le texte du poème).

J. L. – Vous n'êtes pas contre, de le lire, ce poème ?

M. H. – Ce n'est pas vraiment une poésie, c'est des vers.

J. L. – Il arrive qu'une poésie soit en vers.

M. H. – Il faut que je vous la lise ?

J. L. – Si ça ne vous ennuie pas.

<sup>(336)</sup> (sur cette page est reproduit le manuscrit du poème)

<sup>(337)</sup>M.H -

L'Éternelle – la femme blonde.  
Hôpital Pinet  
Je raconte le projet de vouloir m'oublier  
Dans la persévérance  
De trouver ma plus belle personnalité  
Corinne adorée

Travesti je hais  
Je suis très gêné de me savoir efféminé  
Et la souffrance  
De me reculer blesse ma sensibilité  
Corinne est vidée

Michel renaît  
je suis en sécurité de pouvoir penser  
À la chance  
De me tuer si un jour je suis désespéré  
Corinne exécutée

Stupide idée  
Je ne peux que rêver de savoir m'oublier  
Dans la constance  
De me réveiller du cauchemar qui m'a usé

Corinne qui c'est

Non c'est pas vrais  
Je vais me gêner et tant pis continuer  
Dans l'existence  
À me dépersonnaliser avec simplicité  
Corinne adorée.

Michel     Michelle Corinne

<sup>(338)</sup>J. L. – C'est vous qui parlez, alors vous vous adorez vous même ?

M. H. – C'est ça, oui.

J. L. – En somme, vous vous adressez à vous-même ?

M. H. – Oui, c'est ça, je me pose des questions.

J. L. – Corinne, qui c'est ?

M. H. – C'est moi. J'ai changé de nom pour mieux recevoir mon état féminin.

J. L. – Alors, il y a quand même à la fin trois signatures différentes.

M. H. – La première, la deuxième et la troisième.

J. L. – Oui et alors ?

M. H. – La première, c'est que je suis un homme, Michel, comme ça s'écrit.

J. L. – Vous vous appelez Michel ?

M. H. – La deuxième, avec deux « l ». Il n'y a pas longtemps. J'ai changé de nom : Corinne. Et de là, j'ai brûlé mes papiers.

J. L. – Où avez-vous pris cette idée du nom « Corinne » ?

M. H. – Il vient de mon enfance. J'ai bien connu une petite fille qui avait six ans, qui s'appelait Corinne. A partir de ça, je n'ai connu personne d'autre, de fille qui s'appelait Corinne. C'est un nom qui me plaît, alors je me le suis donné.

J. L. – Oui... – Est-ce que votre mère vous a parlé de votre enfance ?

M. H. – J'avais essayé d'écrire un livre sur ma vie de travesti. Puis je l'ai déchiré. Pour écrire ce livre, j'ai demandé l'aide de ma mère pour retrouver mon enfance, parce que j'ai pensé que c'était depuis mon enfance que j'étais comme ça. Peu de temps avant d'entrer à l'hôpital, ici, je l'ai déchiré.

<sup>(339)</sup>J. L. – Qu'est-ce qu'elle vous avait rappelé de votre enfance ?

M. H. – Un cauchemar. C'est d'ailleurs pour ça que je couchais avec mes parents le soir, parce que j'avais peur de ce cauchemar-là.

J. L. – Vous vous souvenez que vous aviez peur de ce cauchemar ? Vous n'en aviez pas perdu la mémoire ?

M. H. – Pendant beaucoup de temps, je ne me rappelais plus. Ma mère. me l'a rappelé, je l'ai retenu après.

J. L. – Qu'est-ce que c'était, que ce cauchemar ?

M. H. – Quand j'étais petit, c'est une femme qui dans mon cauchemar, qui venait faire du mal à ma famille. Elle coupait des jambes, il y avait du sang dans ce cauchemar-là. Son visage m'est un peu revenu dans mes pensées.

J. L. – Ça vous est arrivé, après tout, de vous couper vous même. Cela ne vous paraît pas avoir un rapport avec ce rêve ?

M. H. – Là, je me faisais du mal à moi-même. Non je ne crois pas. J'ai fait pas mal de rapprochements avec mon rêve, d'ailleurs un peu vite. Les rapprochements que j'ai faits avec cette femme blonde... Ce cauchemar-là je l'avais oublié et pourtant il y a un an, je me suis teint les cheveux en blond. J'avais les cheveux beaucoup plus foncés et dernièrement je me suis coupé les cheveux, j'ai mis une perruque blonde. J'ai fait la comparaison, le rapprochement : la femme blonde et moi qui suis blond. Ce rapprochement-là, je l'ai fait. Il y a la méchanceté aussi, la méchanceté de la femme blonde, peut-être que c'est la méchanceté, la peine que je donnais à mes parent en me travestissant. Cela peut leur faire du mal... des petits rapprochements comme ça.

J. L. – Ce poème s'appelle aussi...

<sup>(340)</sup>M. H. – Ce soir-là, justement, j'ai écrit la *femme blonde*, parce qu'il y avait une dame, dans l'hôpital où je suis, qui s'est mise à hurler ; elle avait une crise ; cela m'a fait un choc, ces hurlements. Au fond de moi, j'ai eu l'impression d'entendre ces hurlements dans mon rêve, cela m'a fait un choc et je suis retombé dans mon rêve. Je n'ai même pas vu ce soir-là dans mes pensées le visage de cette femme blonde.

J. L. – Comment sont ses traits ?

M. H. – Très forts, un visage creusé, un visage d'homme d'ailleurs. Quand j'ai revu ce visage, cela m'a fait un drôle d'effet.

J. L. – Comment savez-vous que c'est le même visage ?

M. H. – Je me rappelle de l'avoir revu, je retombais dans mon rêve. Après, je suis venu demander un médicament à l'infirmier, parce que j'avais peur du noir. Les hurlements, cela m'a enclenché quelque chose et j'ai eu peur du noir comme quand j'étais petit et pourtant je n'ai pas peur du noir. Cela m'a paru étrange, j'ai trop creusé mon passé.

J. L. – Qu'est-ce que vous appelez « trop creuser votre passé » ?

M. H. – J'ai trop essayé de savoir d'où cela provenait. Cela vient peut-être de ce rêve. Cela vient peut-être depuis que je suis né, je ne sais pas.

J. L. – Qu'est-ce qu'elle faisait la femme blonde, en rêve ?

M. H. – Elle faisait du mal. Elle coupait des membres du corps.

J. L. – Elle coupait des membres exactement comme vous avez voulu vous couper un membre. Après tout, c'est peut-être...

M.H. – Oui, bien sûr. Dans mon rêve, elle ne m'a jamais fait de mal, cette femme blonde. Elle faisait surtout du mal à mes parents ; mais sur moi, non.

<sup>(341)</sup>J. L. – À la famille, à qui encore ? à vos frères, bien sûr. Elle leur coupait aussi...

M. H. – Les membres, les pieds. Je me rappelle les pieds seulement.

J. L. – Et le rapprochement ne vous frappe pas ? Le fait que vous ayez essayé de...

M. H. – Si le rapprochement... ça ne concorde pas vraiment effectivement, couper un membre...

J. L. – Ce membre... qu'est-ce que vous en avez fait, la première fois où vous vous êtes aperçu qu'il existait, ce membre qu'on appelle masculin ?

M. H. – Quand j'étais tout petit, vous parlez ? je ne m'en rappelle pas.

J. L. – Ça ne vous est jamais arrivé, de vous masturber ?

M. H. – Si bien sûr, je ne m'en suis jamais occupé.

J. L. – Vous vous en occupiez, quand vous vous masturbiez.

M. H. – Je me masturbe autrement. Je mets ma main entre mes deux cuisses, posée contre mon sexe. Je ne connais, pas le terme qu'on emploie. Je ne bande pas ; j'éjacule quand même.

J. L. – Vous savez très bien le terme qu'on emploie. C'est le terme bander.

M.H.– C'est tout.

J. L. – Vous éjaculez, à vous mettre ce sexe entre les cuisses ?

M.H. – À poser ma main sur ce sexe, bien sûr en donnant une certaine pression sur ma main.

J. L. – Oui et cela aboutit à une éjaculation.

M. H. – Je pratique toujours la masturbation comme ça, maintenant encore. J'ai mal au sexe quand je me masturbe autrement. J'ai essayé de me masturber normalement deux fois.

J. L. – Comment savez-vous que c'est une masturbation normale ?

<sup>(342)</sup>M. H. – Entre amis on parle comme ça, en plaisantant et on arrive à savoir. Je sais comment on se masturbe. Je sais que moi, c'est pas normal. D'ailleurs, je ne peux pas me laver l'intérieur du sexe, parce que ça me fait mal de déculotter mon sexe puis laver l'intérieur. Je ne me suis jamais lavé l'intérieur. Il n'y a que quand je pénètre une femme que je n'ai pas mal.

J. L. – Quand vous pénétrez une femme, vous êtes en érection, vous bandez, en d'autres termes.

M. H. – Oui. À chaque fois que j'ai des rapports, la fille est toujours obligée de me toucher, parce qu'autrement je n'arrive pas à bander. Il m'est arrivé des fois de redescendre au moment où je commençais à pénétrer, juste au moment où... ça ne marchait plus.

J. L. – Alors, qu'est-ce que vous demandez, maintenant ?

M. H. – À devenir une femme. Vu le problème, d'une autre manière, devenir une femme en servant de cobaye ; devenir une femme si mon état de santé le nécessite, j'ai envisagé plein de choses.

J. L. – Si vous n'êtes pas en bonne santé, si vous êtes malade...

M. H. – Actuellement, là ?

J. L. – Oui. Qu'est-ce que vous en pensez, de cette hypothèse que tout ça ne soit que maladie ?

M.H. – Je ne pense rien.

J. L. – Vous pouvez y penser, que ça ce soit une mauvaise position dans le monde, si je peux dire.

M. H. – Si je suis malade, je suis toujours un homme, non ? La position envers moi-même, d'ailleurs...

J. L. – Oui.

M. H. – Elle est normale, ma position.

J. L. – Qu'est-ce que vous envisagez comme solution, si vous êtes malade d'être un homme ?

<sup>(343)</sup>M. H. – Continuer à me prendre pour une femme et oublier mon personnage, en espérant que je n'aurai pas des angoisses d'être un homme.



J. L. – Parce que... qu'est-ce que vous appelez angoisses ?

M. H. – C'est terrible d'être un homme, pour moi.

J. L. – C'est terrible, mais il faut que vous vous y fassiez.

M. H. – Ça, je ne peux pas l'admettre, d'être un homme. C'est pour ça que je veux me tuer, d'ailleurs.

J. L. – Alors, vous trouvez que c'est la bonne solution ?

M. H. – Je n'en ai pas trouvé de meilleure. J'ai essayé de travailler pour pouvoir envisager des opérations. Mais j'ai piqué des crises de nerfs, parce que ce travail-là, je pourrais le faire en femme. Je ne pouvais plus... mes vêtements...

J. L. – Quelle sorte de travaux pourriez-vous faire en femme ?

M. H. – La dernière fois que j'avais travaillé, c'était le nettoyage des moquettes des restaurants, avec une brosse, de la lessive et frotter la moquette, les escaliers.

J. L. – Vous trouvez que c'est un travail très reluisant, de frotter des moquettes ?

M. H. – C'est le chômage qui m'a donné ce travail-là. Je n'ai pas eu le choix. J'ai pris ça parce qu'il fallait bien prendre quelque chose. J'ai bien essayé de retrouver dans mon métier, dans le dessin industriel mais ils demandent toujours des personnes qualifiées, des projeteurs.

J. L. – Il y a combien de temps que vous n'avez pas travaillé dans le dessin industriel ?

M. H. – Cela fait deux ans, un an et demi.

J. L. – Alors, la roulotte ?

M. H. – À la campagne ? Je vous parle de quoi ? de la roulotte ?

<sup>(344)</sup>J. L. – La roulotte. Votre mère a été l'aînée d'une nombreuse famille. Elle était dans une roulotte à ce moment-là. Vous en savez quelque chose ?

M. H. – Pas du tout ; je sais qu'elle a eu une enfance très malheureuse. C'est elle qui faisait toutes les corvées. Elle se faisait taper par sa mère, enfin c'était quelque chose de terrible.

J. L. – Ça, vous le savez quand même ; si vous le savez, c'est parce qu'elle vous l'a raconté.

M. H. – C'est ça.

J. L. – Quel rapport y a-t-il dans votre esprit entre cette roulotte, la roulotte maternelle et celle dont on vous a fait cadeau ?

M. H. – Aucun rapprochement, parce que quand j'étais à la campagne, je n'avais pas le choix. J'aurais préféré être dans une maison. Il fallait que j'habite quelque part. On m'a proposé une roulotte. Je n'ai pas eu le choix, je l'ai pris. C'était vraiment une coïncidence. J'aurais préféré être dans une maison.

J. L. – C'est une coïncidence. Vous étiez dans le même genre de roulotte.

M. H. – Oui, d'accord, ça s'est présenté comme ça.

J. L. – Qui est-ce qui vous a fait cadeau de cette roulotte ?

M. H. – C'est un paysan de la campagne qui avait une roulotte. Je l'ai connu là-bas.

J. L. – Et vous considérez qu'un paysan qui a une roulotte, c'est tout ce qu'il y a de normal qu'il vous la passe ?

M. H. – On s'arrangeait entre nous.

J. L. – On s'arrangeait, cela veut dire que vous l'avez payée ?

M. H. – Il ne fallait pas qu'il soit perdant. Il me prêtait sa roulotte.

J. L. – Il vous la prêtait ou il vous l'a donnée ?

<sup>(345)</sup>M. H. – Il me la prêtait.

J. L. – Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? Il faut tout de même que vous sortiez d'ici.

M. H. – C'est pour ça que j'ai fait mes valises. Ce que je vais faire ? Comme avant, je n'ai pas le choix. Rester enfermé chez moi, me travestir.

J. L. – Chez vous, où est-ce ?

M. H. – Chez mes parents, ils veulent me reprendre.

J. L. – Ils veulent vous reprendre et ils savent que vous allez vivre chez eux, ne pas sortir ?

M. H. – C'est ça.

J. L. – Il est assez probable que tout de même vous montrerez le nez dehors.

M. H. – Non, je me rappelle une fois, je n'avais pas mangé pendant une semaine, j'avais des sous pourtant pour acheter à manger. Je ne voulais pas me dévêtir pour faire les commissions. Pourtant, le magasin était à côté de chez moi, j'ai préféré rester une semaine sans manger.

J. L. – C'était où, cela ?

M. H. – Chez moi, quand j’habitais tout seul.

J. L. – Parce que vous habitiez tout seul là depuis quand ?

M. H. – J’habitais dans cet appartement-là depuis six mois, cinq mois auparavant. J’avais un autre appartement où je suis resté peut-être huit mois, peut-être dix.

J. L. – Qui est-ce qui vous payait le loyer ?

M. H. – Mes parents.

J. L. – Donc, vos parents veillent sur vous.

M. H. – Oui.

J. L. – Qu’est-ce que vous en pensez ?

M. H. – Des fois, je m’en irais n’importe où puis je ne reviendrais jamais, pour ne pas poser de ces problèmes-là à mes parents.

<sup>(346)</sup>J. L. – Comment envisagez-vous d’aller n’importe où ?

M. H. – Au Maroc.

J. L. – Au Maroc, ce n’est quand même pas n’importe où.

M. H. – Non, ce n’est pas n’importe où ; c’est dans le but de pouvoir travailler. Travailler, puis pouvoir...

J. L. – Pouvoir quoi ?

M. H. – Me faire opérer.

J. L. – C’est cela qui vous oriente vers le Maroc, parce que vous croyez qu’au Maroc on vous opérera ?

M. H. – Bien sûr.

J. L. – Comment savez-vous ça ?

M. H. – Je l’ai lu sur des bouquins...

J. L. – Vous faire opérer, c’est quoi ? C’est essentiellement vous faire couper la queue.

M. H. – Il y a la castration, mais il y a aussi la transformation du corps, les hormones !

J. L. – Les hormones, ça vous paraît fixer spécialement votre espoir. C’est la seule chose qui vous soutienne, pour l’instant ?

M. H. – Il y a ça, bien sûr et principalement c'est mon visage, parce que je ne peux pas le cacher sous des vêtements. Mon visage... il choque dans la rue n'importe qui le verra...

J. L. – Alors, c'est pour cela que vous allez voir des chirurgiens esthétiques. Qu'est-ce que vous attendez de la transformation de votre visage ?

M. H. – La barbe, déjà. Une épilation, c'est une chose majeure. Puis il y a des opérations qui s'effectuent sur le menton, sur le nez. Obligatoirement, cela peut embellir le visage. Je ne dis pas pour cela qu'on a un visage de femme après une opération comme ça, mais il est un peu arrangé.

<sup>(347)</sup>J. L. – Pauvre vieux, au-revoir.

(le patient sort)

D<sup>r</sup> LACAN – Il est bien accroché.

... au D<sup>r</sup> Czermak : dites-moi, alors, qu'est-ce que vous comptez en faire.

D<sup>r</sup> CZERMAK – Je suis dans l'embarras. Je suis plutôt embarrassé. C'est bien pourquoi je vous l'ai montré.

D<sup>r</sup> L. – Il finira par se faire opérer.

D<sup>r</sup> C. – Les chirurgiens de Corentin Celton ont proposé à sa mère de le faire opérer pour quatre millions dans le privé !

D<sup>r</sup> L. – C'est le type même du type qui arrive à se faire opérer. Il arrivera sûrement à se faire opérer, il faut s'y attendre. On appelle ça couramment le transsexualisme. Il faut lire la thèse d'Alby sur le transsexualisme.

Mme Suzanne GINESTET-DELBREIL – Et après, qu'est-ce qui se passera ?

D<sup>r</sup> C. – Le devenir ne semble pas très brillant pour un certain nombre d'entre eux.

D<sup>r</sup> Alain DIDIER-WEIL – Mais, monsieur, est-ce qu'il est vraiment impensable d'espérer qu'on puisse l'aider à envisager une opération analytique ?

D<sup>r</sup> L. – On n'arrivera à rien. On n'arrivera à rien. Cela a été fait, ça n'a rien donné. Cela date de la petite enfance. Il est décidé pour cette métamorphose. On ne modifiera rien.

D<sup>r</sup> A D-W. – Cela renvoie à une impuissance pour nous qui est presque aussi insupportable que ce qu'il vit lui-même.

D<sup>r</sup> L. – Je n'ai pas vu le moindre élément qui me permette d'en espérer un résultat.

<sup>(348)</sup>Dr C. – Quel risque y a-t-il à essayer de le suivre ?

D<sup>r</sup> L. – Essayez de savoir comment il s'en tirera. Ça serait curieux, intéressant, de savoir comment il arrivera, en fin de compte, à se faire opérer.

D<sup>f</sup> X. – Son impossibilité à se sentir femme dans les bras d’un homme. Il va trouver, il me semble, la même chose...

D<sup>f</sup> C. – Ça ne l’intéresse pas d’être femme dans les bras d’un homme. Il dit qu’il trouve sa satisfaction quand il est habillé en femme. Il dit : c’est pour moi-même que je veux me faire opérer.

D<sup>f</sup> ÉLISABETH MILAN – On peut supposer qu’à la suite de cette opération, toute la jouissance sera éteinte pour lui.

D<sup>f</sup> L. – Exactement, c’est ça. Comme il l’a bien manifesté, ni avec un homme, ni avec une femme, il n’aura de jouissance. Il n’aura pas plus de satisfactions qu’il n’a eues jusqu’à présent.

D<sup>f</sup> C. – La satisfaction essentielle, c’est celle de son corps revêtu de la douceur des vêtements féminins. C’est cela qui domine chez lui.

D<sup>f</sup> L. – C’est cela qui domine et c’est très spécifique dans ce cas-là.

D<sup>f</sup> C. – Il y a une dimension de cet ordre-là chez sa mère. Sa mère a un rapport aux étoffes, qui est quelque chose d’assez particulier.

D<sup>f</sup> M. – Est-ce qu’on pourrait penser à un rapport avec le fétichisme ? Est-ce que les vêtements pour lui ne sont que l’occasion pour qu’il soit femme ?

D<sup>f</sup> L. – Il est certain que c’est l’affinité de cela avec le fétichisme qui me paraît le point le plus caractéristique.

D<sup>f</sup> FALADÉ – J’ai été frappée que ce soit tellement de son visage qu’il parle et qu’il dise « Le corps, je peux quand même le cacher ». Il revenait beaucoup là-dessus, <sup>(349)</sup>comme si c’était d’être vu...

D<sup>f</sup> C. – Il y a eu des moments où il disait qu’au fond, il s’accommoderait de ne pas se faire opérer, parce que cela venait pour lui en deuxième position. Ce qui importait, c’est le visage, pouvoir dissimuler le caractère masculin du visage. Il est dans une position un peu fluctuante. Certains jours, il dit que ce qui domine, c’est le plaisir d’être travesti et, pour peu que son visage se modifie, il s’en accommoderait. Mais certains autres jours, c’est une exigence de modification radicale.

D<sup>f</sup> F.– Son visage le gêne beaucoup. Il a la crainte de la foule quand il est habillé en femme.

D<sup>f</sup> C.– Pas seulement. Un jour qu’il était seul, habillé en femme devant le miroir, il a brisé le miroir.

D<sup>f</sup> F – Je crois que l’apparence joue quand même beaucoup pour lui. Dans son dire premier, c’est ce qui m’avait frappée.

D<sup>f</sup> C.– D'un jour sur l'autre, les choses sont un peu oscillantes. De temps en temps, c'est du côté de l'apparence, ce qui est primordial. D'autres jours, c'est la modification radicale qui domine.

D<sup>f</sup> L. – C'est bien en cela que je crois qu'il n'y a aucune prise.

Dr C.– Cela se retrouve constamment.

D<sup>f</sup> L. – Sur ces deux champs.

D<sup>f</sup> F – Ce qui m'a semblé intéressant aussi, c'est dans une certaine situation d'être obligé de faire l'homme, car dans ses relations avec la femme, il lui a fallu faire l'homme et en faisant l'homme, il lui a fallu aller jusqu'au bout... Il était dans un engrenage, c'est quelque chose qu'il faisait et il fallait aller jusqu'au bout. Cela ne vous a pas frappés ?

<sup>(350)</sup>D<sup>f</sup> L. – Si, si,

D<sup>f</sup> F – Cela m'a beaucoup frappée. Il lui fallait à ce moment-là répondre à une certaine image de l'homme, tel qu'il pensait que c'était.

D<sup>f</sup> C. – Ça a été une brève étape, très rapidement dépassée. C'est avec la fille qu'il a oubliée.

D<sup>f</sup> F – Avec la première dans cette maison de campagne, ses copains avaient une certaine attitude et l'obligeaient, lui aussi, à donner cette illusion, à faire l'homme comme les autres.

D<sup>f</sup> C. – Très rapidement après, il en est venu au point de se satisfaire d'une vie entre femmes ; avec la fille dont il a partagé la vie un an, il lui a posé comme exigence qu'elle accepte de le voir habillé en femme et il a dit nous avons vécu comme deux gouines.

D<sup>f</sup> F – La première, c'était différent, puisque dès le départ, ils s'étaient entendus comme cela. Mais je parle de la toute première et de la seconde. Il s'est trouvé dans une situation où il fallait faire l'homme comme les autres.

---

## **HP PRESENTATION DE MALADE**

Paru dans *Le Discours Psychanalytique*, 1992, n° 7, pp. 55-92. Les transpositeurs nous signalent que le nom qui apparaît n'est pas celui du patient concerné. Il a été construit pour permettre des jeux équivalents à ceux que l'intéressé faisait avec son patronyme.

<sup>(55)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – Asseyez-vous, mon bon. Vous avez rencontré ici le plus vif intérêt. Je veux dire qu'on s'est vraiment intéressé à votre cas. Vous avez parlé avec M. Czermak et M. Duhamel. Il y a des tas de choses qui sont un peu éclairées. Parlez-moi de vous. Je sais pas pourquoi je ne vous laisserais pas la parole. Ce qui vous arrive, vous le savez très bien.

G. L. – Je n'arrive pas à me cerner.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous n'arrivez pas à vous cerner ? Expliquez-moi ce qui se passe...

G. L. – Je suis un peu disjoint au point de vue langage, disjoint au niveau du langage, disjonction entre le rêve et la réalité. Il y a une équivalence entre les deux mondes dans mon imagination, et non pas <sup>(56)</sup>une prévalence entre le monde et la réalité, ce qu'on appelle la réalité. Il se fait une disjonction. Je suis constamment en train de fluer l'imaginatif.

D<sup>R</sup> LACAN – Parlez-moi de votre nom. Parce que Gérard Lumeroy, ce n'est pas...

G. L. – Oui, j'avais décomposé, j'avais retrouvé, avant de connaître Raymond Roussel... quand j'avais vingt ans, j'étais en maths supérieures... depuis, je m'intéressais aux faits physiques, et on a beaucoup parlé de couches et de sous-couches intellectuelles. Le rapprochement avec le langage... le langage pourrait présenter des couches et des sous-couches. Par exemple, sur mon nom ; j'avais décomposé mon nom en Geai (un oiseau), Rare (la rareté)...

D<sup>R</sup> LACAN – Geai Rare...

G. L. – J'avais décomposé de manière un peu ludique. J'avais morcelé mon nom pour créer. Je n'avais pas vu les travaux de Raymond Roussel, qui sont un peu... Ce que j'ai à vous dire c'est...

D<sup>R</sup> LACAN – Et puis quoi donc ? ce qui se passe pour vous... qu'est-ce que vous appelez la parole, que vous dites, vous, la parole imposée ?

G. L. – La parole imposée, c'est l'émergence qui s'impose à mon intellect et qui n'a aucune signification au sens courant. Ce sont des phrases qui émergent, qui ne sont pas réflexives, qui ne sont pas déjà pensées, mais qui sont de l'ordre de l'émergence, exprimant l'inconscient.

D<sup>R</sup> LACAN – Allez-y...

G. L. – ...Émergent comme si j'étais peut-être manipulé... je ne suis pas manipulé, mais je n'arrive pas à expliquer moi-même ; j'ai beaucoup de mal à vous expliquer ; j'ai du mal à cerner le problème, du <sup>(57)</sup>mal à cerner cette émergence. Je ne sais pas comment elle vient, s'impose à mon cerveau, cette émergence. Cela vient d'un seul coup : « *Vous avez tué l'oiseau bleu* »... « *C'est un anarchic system* »... Des phrases qui n'ont aucune signification rationnelle dans le langage banal, et qui s'imposent dans mon cerveau, qui s'imposent à mon intellect. Il y a aussi une sorte de balancement. Avec le médecin qui s'appelle M. Duhamel, j'ai une phrase imposée qui dit : « *M. Duhamel est gentil* » et j'ai ensuite un balancement de phrases qui est de moi, une réflexion, une disjonction entre une phrase imposée et moi, une phrase réflexive, je dis : « *Mais moi, je suis fou* ». Je dis. « *M. Duhamel est gentil* », phrase imposée,... « *Mais moi, je suis fou* », phrase réflexive.

D<sup>R</sup> LACAN – Donnez-moi d'autres exemples.

G. L. – C'est surtout que je suis très complexé, très agressif par moments. J'ai souvent tendance...

D<sup>R</sup> LACAN – Vous êtes agressif, qu'est-ce que ça veut dire ?

G. L. – Quand j'ai un contact sensible, je suis agressif intérieurement... Je ne peux plus le dire.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous allez arriver à me dire ça, comment ça se passe.

G. L. – J'ai tendance à compenser. Je suis agressif, pas physiquement, mais intérieurement. J'ai tendance à compenser au niveau des phrases imposées ; j'ai tendance à récupérer les phrases imposées ; j'ai tendance à trouver tout le monde gentil, tout le monde beau, enfin... alors qu'à d'autres moments, j'ai des phrases imposées agressives...

D<sup>R</sup> LACAN – Prenez votre temps, prenez bien votre temps pour vous y retrouver.

<sup>(58)</sup>G. L. – Il y a plusieurs niveaux de voix.

D<sup>R</sup> LACAN – Pourquoi appelez-vous cela des voix ?

G. L. – Parce que je les entends, je les entends intérieurement.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui.

G. L. – Donc, je suis agressif, et intérieurement j'entends les gens par télépathie. Par moments, j'ai des phrases émergentes qui sont sans signification, comme je viens d'expliquer un peu.

D<sup>R</sup> LACAN – Donnez un échantillon.

G. L. – « *Il va me tuer l'oiseau bleu* »... « *C'est un anarchic system* »... « *C'est un assassinat politique... assistanat politique* » qui est la contraction de mots entre assassinat et assistanat, qui évoque la notion d'assassinat.

D<sup>R</sup> LACAN – Qui évoque une notion... dites-moi, on ne vous assassine pas ?

G. L. – Non, on ne m'assassine pas. Je vais continuer sur une sorte de récupération inconsciente. Par moments, j'ai des phrases émergentes, agressives et insignifiantes dans le langage courant, et par moments, j'ai des récupérations de cette agressivité et j'ai tendance à trouver tout le monde gentil, beau, etc. Cela béatifie, canonise certaines personnes que j'appelle saintes. J'ai une camarade qui s'appelle Barbara, cela donne Sainte Barbara. Sainte Barbara est une phrase émergente, mais moi, je suis dans une phase aggressive. J'ai toujours cette disjonction entre les deux qui se complètent, suivant l'influence du temps, et qui ne sont pas du même ordre, une qui est émergente et l'autre qui est réflexive.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Alors, parlons, si vous le voulez bien, plus précisément des phrases émergentes. <sup>(59)</sup>Depuis combien de temps émergent-elles ? C'est une question qui n'est pas idiote.



G. L. – Non, non. Depuis que j'ai fait... on m'avait diagnostiqué en mars 1974 un délire paranoïde.

D<sup>R</sup> LACAN – Qui est-ce qui dit cela, délire paranoïde ?

G. L. – Un médecin, à l'époque. Et ces phrases émergentes...

D<sup>R</sup> LACAN – Pourquoi vous tournez-vous vers M... ?

G. L. – J'ai senti qu'il se moquait de moi.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez senti une présence moqueuse ? Il n'est pas dans votre champ...

G. L. – J'entendais un son et j'ai senti...

D<sup>R</sup> LACAN – Il ne se moque sûrement pas de vous. Je le connais bien, il ne se moque sûrement pas de vous, ça l'intéresse, au contraire, c'est ça le bruit qu'il a fait.

G. L. – J'ai l'impression de compréhension intellectuelle de sa part...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, je pense, c'est plutôt son genre, parce que je vous dis que je le connais. D'ailleurs, je connais toutes les personnes qui sont là. On ne les aurait pas fait venir si je n'avais pas parfaitement confiance en elles. Bon, continuez.

G. L. – D'autre part, je pense que la parole peut faire la force du monde, en dehors des mots.

D<sup>R</sup> LACAN – Justement, tâchons de voir. Vous avez déjà parlé tout à l'heure, émis votre doctrine ; et en effet, c'est une sacrée embrouille, cette histoire de...

G. L. – Il y a un langage très simple que j'emploie dans la vie courante, et il y a d'autre part un langage d'influence imaginative, où je disjoints du réel, des personnes qui m'entourent ; c'est cela le plus <sup>(60)</sup>important ; mon imagination crée un monde dit réel, mais qui serait complètement disjoint. D'autre part, ces phrases imposées, dans la mesure où elles émergent pour aller quelquefois agresser la personne, sont des ponts entre le monde imaginaire et le monde dit réel.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, mais enfin, il reste ceci que vous en faites, vous en maintenez parfaitement la distinction.

G. L. – Oui, j'en maintiens parfaitement la distinction, mais le langage, la fluence de l'imagination n'est pas du même ordre intellectuel ou spirituel que ce que je dis ; c'est un rêve, une sorte de rêve éveillé, un rêve permanent.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui.

G. L. – Je ne crois pas inventer. C'est disjoint, mais cela n'a aucun... je n'arrive pas... en vous répondant, j'ai peur de me tromper.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous croyez que vous vous êtes trompé en répondant ?

G. L. – Je ne me suis pas trompé ; toute parole est force de loi, toute parole est signifiante, mais apparemment, au premier abord, elles n'ont pas un sens purement rationnel.

D<sup>R</sup> LACAN – D'ou avez-vous appris ce terme : toute parole est signifiante ?

G. L. – C'est une réflexion personnelle.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est ça..

G. L. – J'ai conscience de ce monde disjoint.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous n'êtes pas sûr de...

G. L. – Je ne suis pas sûr d'avoir conscience de ce monde disjoint. Je ne sais pas si le...

D<sup>R</sup> LACAN – Si le... ?

<sup>(61)</sup>G. L. – Le rêve, le monde construit par l'imagination, où je trouve mon centre de moi-même, n'a rien à voir avec le monde réel, parce que dans mon monde imaginaire, dans le monde que je me crée au niveau de la parole, j'en occupe le centre. J'ai tendance à créer une sorte de mini-théâtre, où je serais une sorte de metteur en scène, à la fois créateur et metteur en scène, tandis que dans le monde réel, je n'ai qu'une fonction de...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, là vous n'êtes pas un geai rare, si tant est que...

G. L. – Non, le geai rare, c'est dans le monde imaginaire. Le Gérard Lumeroy, c'est le monde communément appelé réel, tandis que dans le monde imaginaire, je suis Geai rare Lumeroy. C'est peut-être à partir de mon mot..., c'est le premier, celui qui codifie, qui a la force, qui est une sorte de... j'avais employé un terme dans un de mes poèmes...

D<sup>R</sup> LACAN – Dans un de vos poèmes ?

G. L. – J'étais le centre solitaire d'un cercle solitaire. Je ne sais pas si ce n'a pas été dit. J'ai trouvé cela assez joli. Je crois que ça a été dit par Novalis.

D<sup>R</sup> LACAN – Mais c'est tout à fait exact.

G. L. – Je suis le centre solitaire, une sorte de dieu, de demiurge d'un cercle solitaire, parce que justement ce monde est muré, et je n'arrive pas à le faire passer dans la réalité quotidienne... tout ce qui se masturbe... enfin qui se crée au niveau du rêve intérieur, j'allais dire qui se masturbe...

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce que vous en pensez finalement, d'après ce que vous dites, il semblerait que c'est de ça qu'il s'agit ; vous avez le sentiment qu'il y a un rêve qui fonctionne comme tel, que vous êtes en <sup>(62)</sup>somme la proie d'un certain rêve.

G. L. – Oui, c'est un peu cela. Une tendance, dans la vie, en plus, à...

D<sup>R</sup> LACAN – Dites-moi.

G. L. – Je suis fatigué. Je ne suis pas très en forme ce matin pour parler.

D<sup>R</sup> LACAN – Et pourquoi, diable ?

G. L. – Parce que j'étais un peu angoissé.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez été angoissé, de quel côté est-ce ?

G. L. – Je ne sais pas. Je suis angoissé. L'angoisse aussi est émergente ; elle est quelquefois en relation avec le fait de rencontrer une personne. D'autre part, le fait de vous rencontrer, et...

D<sup>R</sup> LACAN – C'est angoissant, en fait, de parler avec moi ? Est-ce que vous avez le sentiment que je ne comprends rien à cette affaire qui est la vôtre ?

G. L. – Je suis pas sûr que l'entretien puisse débloquent certaines choses. Un temps, j'avais une angoisse émergente, qui était purement physique, purement sans relation avec un fait social.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, c'est la façon dont je m'introduis dans ce monde...

G. L. – Non, c'est... j'avais peur de vous, parce que je suis très complexé. Vous êtes une personnalité assez connue. J'avais peur de vous rencontrer. C'était très simple, comme angoisse...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Et quel est votre sentiment des personnes qui sont là, qui écoutent avec beaucoup d'intérêt ?

G. L. – C'est oppressant. C'est pour cela que j'ai du mal à parler. Je me sens angoissé et fatigué, et ça bloque ma tendance à...

<sup>(63)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – Oui, mais ça, qui avez-vous vu en 1974 ? Comment est-ce qu'elle s'appelait la personne qui vous a parlé ?

G. L. – Le Docteur G.

D<sup>R</sup> LACAN – G., ce n'était pas le premier psychiatre que vous voyiez ?

G. L. – Si, c'était le premier. J'ai vu le Professeur H. à quinze ans.

D<sup>R</sup> LACAN – Qui vous a amené au Professeur H. ?

G. L. – Mes parents. J'avais des problèmes d'opposition à mes parents.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous êtes le seul enfant ?

G. L. – Je suis fils unique, oui.

D<sup>R</sup> LACAN. – Qu'est-ce qu'il fait, votre père ?

G. L. – Visiteur médical.

D<sup>R</sup> LACAN. – Visiteur médical, qu'est-ce que c'est que cette fonction ?

G. L. – Il travaille pour un laboratoire pharmaceutique ; cela consiste à aller voir les médecins pour présenter ses produits pharmaceutiques ; c'est une sorte de représentant.

D<sup>R</sup> LACAN – Il fait partie de... ?

G. L. – Des laboratoires Lebrun.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous, vous avez été orienté ? Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez fait maths sup...

G. L. – C'est cela ; oui, à S.

D<sup>R</sup> LACAN – À ?

G. L. – S.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Parlez-moi un peu de vos études.

G. L. – À quel niveau ? J'ai toujours été un élève assez paresseux. La nature m'avait doué. J'avais toujours tendance à me reposer sur mon intelligence,<sup>(64)</sup> plutôt que sur le travail. En maths sup., j'ai lâché parce que j'ai...

D<sup>R</sup> LACAN – J'ai... ?

G. L. – Il y a eu un problème sentimental.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez eu un problème sentimental ?

G. L. – J'ai eu des soucis avec un problème sentimental. En novembre, j'avais commencé maths sup. à S., puis j'ai craqué au bout de deux mois à cause d'un problème sentimental. Après, j'ai abandonné maths sup., parce qu'entre-temps, j'ai fait une dépression nerveuse.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez fait une dépression nerveuse liée à...

G. L. – À cette déception sentimentale.

D<sup>R</sup> LACAN – Cette déception sentimentale concernait qui ?

G. L. – Une jeune femme que j'avais connue en colonie de vacances. J'étais moniteur, elle était monitrice.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Je ne vois pas pourquoi vous ne me diriez pas comment elle s'appelait.

G. L. – Nicole P.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, c'était donc en 1967. Vous en étiez où de votre scolarité ; il faut bien appeler ça comme cela.

G. L. – J'avais eu des problèmes parce que j'étais paresseux, mais la paresse, c'est une maladie. J'étais déjà très troublé depuis l'âge de quinze ans, et j'avais des palpitations affectives, à cause de mes relations orageuses avec mes parents... il m'arrivait d'avoir des trous de mémoire.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous parlez de vos parents. Vous <sup>(65)</sup>m'avez déjà un peu situé votre père. Et votre mère ?

G. L. – J'ai été élevé par ma mère, parce que mon père, visiteur médical, travaillait en province. Ma mère était une femme très angoissée, très silencieuse, et comme moi-même j'étais très rétroactif... très, très réservé le soir... le repas du soir était très silencieux, il n'y avait pas de contact affectif véritable de la part de ma mère ; elle était angoissée, elle avait le mental assez contagieux... ce n'était pas un virus... mais au niveau de l'environnement. Donc, j'ai été élevé par cette mère très angoissée, hypersensible, en butte quelquefois à des scènes de ménage avec mon père quand il revenait en week-end ; il y avait une atmosphère assez tendue et angoissante. Je crois que par un phénomène d'osmose, j'ai été moi-même très angoissé.

D<sup>R</sup> LACAN – Quand vous parlez de phénomène d'osmose, quelle idée vous faites-vous de l'osmose en question, vous savez tellement bien distinguer le réel...

G. L. – ... de l'imaginaire ?

D<sup>R</sup> LACAN – C'est cela, oui. Entre quoi et quoi se passe l'osmose ?

G. L. – Entre quoi et quoi se passe l'osmose ? Je crois qu'il y a d'abord une prise de conscience entre ce que l'on appelle le réel... il se crée une tension psychologique, angoisse au niveau du réel, mais charnelle, c'est-à-dire au niveau du corps, et en osmose passe ensuite au niveau de l'esprit... parce que j'ai un problème, c'est que je n'arrive pas... je me sens un peu... j'ai écrit une fois à mon psychiatre une lettre...

D<sup>R</sup> LACAN – À quel psychiatre ?

G. L. – Au Docteur G. Depuis longtemps, je parlais <sup>(66)</sup>du hiatus entre le corps et l'esprit, et il y avait une... j'ai été obsédé par... je vous parle de l'époque, qui n'est plus valable maintenant... j'ai mené une sorte de...(G. L. semble très ému)... toute une notion de corps électriques apparemment reliés et qui apparemment se disjoignent. Je n'arrivais pas à me cerner complètement au niveau de cette situation corps-esprit.

D<sup>R</sup> LACAN – À l'époque, quelle époque ?

G. L. – J'avais 17 ans, 18 ans par-là. Je disais, quel est le moment où le corps rentre dans l'esprit, où l'esprit rentre dans le corps ? Je ne sais pas. Je suis obsédé par la... comment ? par le corps composé de cellules, de toutes sortes de cellules nerveuses.

Comment passer d'un fait biologique à un fait spirituel ? Comment le partage se fait-il entre le corps et l'esprit ? En somme, comment la pensée a une interaction neuronique ? Comment la pensée s'est formulée, comment la pensée peut arriver à émerger de ces interactions neuroniques, de ces développements hormonaux, de ces développements neuro-végétatifs, etc. j'avais été amené à penser.

D<sup>R</sup> LACAN – Mais vous savez que nous n'en savons pas plus que vous.

G. L. – J'avais été amené à penser que vu que la biologie prenait ses ondes dans le cerveau, j'avais été amené à penser que la pensée, ou l'intelligence, était une sorte d'onde de projection, d'onde vers l'extérieur. Je ne sais pas comment ces ondes se projetaient vers l'extérieur, mais le langage... c'est en relation avec le fait que je sois poète, parce que dans...

D<sup>R</sup> LACAN – Vous êtes incontestablement poète, oui.

G. L. – J'ai essayé au début, de...

<sup>(67)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez des choses écrites par vous ?

G. L. – Oui, j'en ai ici.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous en avez où ?

G. L. – À l'hôpital. Le Docteur Czermak m'avait demandé de l'amener. Enfin, je voudrais continuer. J'ai essayé, par l'action poétique, de trouver un rythme de balancement, une musique. J'ai été, amené à penser que la parole est la projection de l'intelligence qui s'élève vers l'extérieur.

D<sup>R</sup> LACAN – L'intelligence, la parole. C'est ça que vous appelez... intelligence, c'est l'usage de la parole.

G. L. – Je pensais que l'intelligence était une projection ondulatoire vers l'extérieur, comme si... je ne suis pas d'accord avec vous quand vous dites que l'intelligence seulement c'est la parole. Il y a l'intelligence intuitive, qui n'est pas traduisible par la parole, et justement, je suis très intuitif, et j'ai du mal beaucoup à logifier... je ne sais pas si c'est un mot français, c'est un mot que j'ai inventé. Ce que je vois... par moments, il m'arrivait de dire, quand je discutais avec quelqu'un... ce que je voyais... ce sont des images qui passent, et je n'arrive pas à...

D<sup>R</sup> LACAN – Parlez-moi un peu de ces images qui passent.

G. L. – C'est comme au cinéma, ce qu'on appelle cinéma en médecine. Cela part à toute vitesse, et je ne saurais pas formuler ces images dans la mesure où je n'arrive pas à les qualifier.

D<sup>R</sup> LACAN – Tâchons de serrer cela d'un peu plus près quand même. Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre ces images et une chose que je sais, parce qu'on me l'a dit, qui tient une grande place chez vous ? L'idée du beau. Est-ce que c'est sur ces images que <sup>(68)</sup>vous centrez votre idée du beau ?

G. L. – Au niveau du cercle solitaire ?

D<sup>R</sup> LACAN – Du cercle solitaire, oui.

G. L. – C'est effectivement cela. Mais l'idée du beau au niveau du rêve... c'est essentiellement une vision physique.

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce qui est beau, mis à part vous ? Parce que quand même, vous pensez que vous êtes beau ?

G. L. – Oui, je pense que je suis beau.

D<sup>R</sup> LACAN – Les personnes à qui vous vous attachez, est-ce qu'elles sont belles ?

G. L. – Je recherche dans un visage sa luminosité, toujours cette projection, un don lumineux, je recherche une beauté qui irradie ; ce n'est pas étranger au fait que je dise que l'intelligence est une projection d'ondes. Je recherche des gens qui ont une intelligence sensible, cette irradiation du visage qui met en relation avec cette intelligence sensible.

D<sup>R</sup> LACAN – Parlons de la personne dont vous étiez préoccupé en 1967... la nommée Nicole. Est-ce qu'elle irradiait ?

G. L. – Oui, elle irradiait. Enfin, j'ai rencontré d'autres...

D<sup>R</sup> LACAN – D'autres personnes irradiantes ?

G. L. – D'autres personnes irradiantes. Sexuellement, je suis autant amoureux d'une femme que d'un homme. Je parlais des relations physiques avec les hommes. J'ai été attiré uniquement à cause de ce rayonnement à la fois intellectuel et sensible.

D<sup>R</sup> LACAN – Je vois très bien ce que vous voulez dire. Enfin, ce n'est pas forcé que je participe, mais je vois ce que vous voulez dire. Mais enfin, vous n'avez <sup>(69)</sup>pas attendu 17 ans pour être touché comme cela, sensiblement par la beauté. Qu'est-ce qui vous a amené à...

G. L. – Pour une question...

D<sup>R</sup> LACAN – Dites moi...

G. L. – ... d'opposition avec mes parents. Ma mère était très silencieuse, mais mon père, quand il revenait le week-end, pour des questions d'éducation, pour des questions au niveau de la vie courante, de la vie scolaire ou de la vie de l'éducation, avec les conseils qu'il me donnait, j'étais assez réfractaire, assez révolté, très indépendant déjà, et j'étais irrité par les conseils que voulait me donner mon père, comme si j'avais eu la possibilité déjà, d'outrepasser par moi-même, sans recevoir les conseils de mon père. C'est à ce moment-là...

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce qu'il a dit à H. ?

G. L. – Je ne m'en souviens plus.

D<sup>R</sup> LACAN – Il a dit que vous étiez un opposant ?

G. L. – Je ne me souviens plus de ce qu'il a dit. Il m'a fait parler, ensuite il m'a fait sortir et il a parlé à mon père, il n'a pas donné de diagnostic devant moi. Il m'a fait passer des tests déshabillé. J'étais très complexé au point de vue sexuel.

D<sup>R</sup> LACAN – Le mot complexé pour vous signifie... c'est spécialement centré sur, disons, les choses sexuelles ? Ce que vous appelez être complexé, c'est cela ? Est-ce que c'est cela que vous voulez dire quand vous avez déjà employé cinq ou six fois le mot « *complexé* » ?

G. L. – Ce n'est pas seulement au niveau sexuel. C'est aussi au niveau relationnel. J'ai beaucoup de mal à m'exprimer, et j'ai l'impression d'être... pas rejeté, <sup>(70)</sup>mais...

D<sup>R</sup> LACAN – Mais... pourquoi vous dites : pas rejeté ? Vous sentez que vous êtes rejeté ?

G. L. – Oui, complexé au niveau de la parole, complexé au niveau social. C'est par peur, c'est une certaine angoisse, une peur de parler, de... j'ai un esprit de. l'escalier, je n'ai pas du tout le sens de la répartie, j'ai tendance à me replier sur moi-même à cause de cela. J'ai beaucoup de mal... je m'arrête quelquefois, je n'arrive pas... Le fait que j'ai eu peur de vous voir, quand je vous ai parlé, tout à l'heure, c'était un complexe d'infériorité.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous vous sentez en état d'infériorité en ma présence ?

G. L. – J'ai dit tout à l'heure, je suis complexé par les relations. Comme vous êtes une personnalité très connue, cela m'a angoissé.

D<sup>R</sup> LACAN – Comment est-ce que vous savez que je suis une personnalité connue ?

G. L. – J'ai essayé de lire vos livres.

D<sup>R</sup> LACAN – Ah oui, vous avez essayé ? (M. G. L. sourit). Vous avez essayé ? Vous avez lu. C'est à la portée de tout le monde.

G. L. – Enfin, je ne me souviens plus. J'ai lu cela très jeune, à 18 ans.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez lu des trucs que j'avais pondu quand vous aviez 18 ans ?

G. L. – Oui.

D<sup>R</sup> LACAN – Cela nous met en quelle année ça ?

G. L. – En 1966.

D<sup>R</sup> LACAN – Cela venait de sortir.

G. L. – Je ne me rappelle pas... non, c'est ça... non, j'avais...



<sup>(71)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – Vous étiez à ce moment-là à la clinique C. ?

G. L. – ... Pour étudiants. Je l'avais vu dans la bibliothèque qu'il y avait à C. Je suis rentré à C.

D<sup>R</sup> LACAN – Tâchez de retrouver.

G. L. – Je devais avoir 20 ans, ce devait être en 1970.

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce qui vous a poussé à ouvrir un peu ces sacrés bouquins ?

G. L. – C'est sous l'influence d'un camarade qui m'avait parlé... j'ai feuilleté... il y avait beaucoup de termes très...

D<sup>R</sup> LACAN – Très quoi ?

G. L. – Très complexes, et je n'arrivais pas à suivre la lecture.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, c'est plutôt du fait que cela traîne couramment. Cela vous impressionne ?

G. L. – Ça m'a plu. Je ne l'ai pas lu en entier, j'ai parcouru simplement.

D<sup>R</sup> LACAN – Bon. Allons, tâchez quand même de revenir. Sale assassinat politique. Pourquoi ces assassinats ?

G. L. – Non, assassinat politique ; il y a assistanat politique et il y a assassinat.

D<sup>R</sup> LACAN – L'assistanat et l'assassinat, vous en faites la différence, ou bien tout cela est-il équivoque ?

G. L. – Équivoque.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est équivoque ?

G. L. – Je n'arrive pas à...

D<sup>R</sup> LACAN – À débrouiller l'assistanat de l'assassinat. De quand date cette embrouille que j'appellerai comme ça sonore ? Quand est-ce que les mots, laissons de côté l'histoire de votre nom de Lumeroy, Geai Rare, ça, ça prend du poids, le geai <sup>(72)</sup>rare, mais assistanat et assassinat, cela glisse l'un sur l'autre.

G. L. – Je comprends que...

D<sup>R</sup> LACAN – En d'autres termes, il n'y a plus de différence entre assistanat et assassinat, vous dites que cela confine un... ; on ne peut pas dire que là, les mots prennent leur poids, parce que le sale assassinat...

G. L. – Leur poids dans la mesure où ce n'est pas réflexif.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est-à-dire que vous n'y ajoutez pas votre réflexion ?

G. L. – Non, cela émerge, cela vient spontanément. Enfin, par rafales, quelquefois spontanément.

D<sup>R</sup> LACAN – Par rafales ?

G. L. – Par rafales ; justement, je pensais...

D<sup>R</sup> LACAN – Alors ; pendant la rafale...

G. L. – Je pensais justement qu'il y avait peut-être une relation rationnelle, bien que ce ne soit pas émergent, une relation médicale entre, d'une part entre sale assassinat, sale assistanat ; mais ensuite, ces contractions de mots entre assassinat et assistanat... parce que je me suis intéressé aussi à la contraction des mots. Par exemple, j'avais connu Béatrice Vernac, qui est une chanteuse, une diseuse. En allant la voir au Ranelagh, elle chantait et je l'avais connue. Elle s'appelait Béatrice et la Sainte Béatrice est le 13 février ; je me suis aperçu, en regardant mon dictionnaire... pas mon dictionnaire, mon calendrier, de cela, et comme elle m'avait demandé de venir la revoir, parce que je lui avais dit des choses assez belles sur son tour de chant... j'avais écrit un souhait : de l'espace où je vous lis, ne s'est pas Béatrice en fête... j'avais écrit dixt (10 jours), à la fois le fait que cela fait <sup>(73)</sup>10 jours que j'aurais pu souhaiter, la distance entre 13 et 23, 10, et la formulation, je ne l'avais pas dit, parce que l'espace du 10 ne s'est pas passé sans fête...

D<sup>R</sup> LACAN – En fête, c'est quoi ? C'était la fête ?

G. L. – C'était la fête. Dans le souhait, il y avait juste ce mot qui était contracté. Il y a un autre mot comme écraseté, qui est à la fois écrasé et éclaté. J'avais écrit un poème que j'appelai *Vénure*, qui est une sorte de contraction de Vénus et Mercure. C'était une sorte d'élégie. Mais je ne l'ai pas ici, parce que... il y avait aussi un mot « choir », que j'écrivais « choixre », pour exprimer la notion de chute, et la notion de choix.

D<sup>R</sup> LACAN – Et qui, en dehors de Nicole... pour l'appeler par son nom, et le Vénure, qui vous a vénuré ? Dites-moi cela ?

G. L. – Ensuite, il y a eu Dominique, que j'ai connue à C.

D<sup>R</sup> LACAN – Parlez-m'en un peu.

G. L. – C'était une poète également. Elle travaillait au piano seule et elle travaillait au piano à quatre mains, elle dansait, elle dessinait.

D<sup>R</sup> LACAN – Elle était également illuminante ?

G. L. – Quand je l'ai connue, elle avait une beauté, parce qu'elle était très marquée par les médicaments qu'elle avait subi ; son visage avait grossi, plus tard, quand j'ai continué de la voir, parce que je suis parti de l'hôpital en juin 1970, ou en juillet 1970. Elle est sortie en février, et ensuite, quand je l'ai revue, elle avait maigri, elle avait une beauté lumineuse. Je suis toujours attiré par ces beautés. Je cherche une personnalité

dans la salle, peut-être cette dame... dommage qu'elle soit maquillée. La dame qui a le <sup>(74)</sup>foulard rouge avec les yeux bleus.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, elle ressemblait à cette dame ?

G. L. – Elle lui ressemblait un peu, oui. Mais Dominique, elle ne se maquillait pas. Madame a mis du fond de teint.

D<sup>R</sup> LACAN – Est-ce qu'il vous arrive de vous maquiller, à vous ?

G. L. – Oui, cela m'arrive de me maquiller. Cela m'est arrivé, oui (il sourit). Ça m'est arrivé vers 19 ans parce que j'avais l'impression... j'étais complexé au niveau sexuel. J'avais l'impression... parce que la nature m'avait doté d'un phallus très petit.

D<sup>R</sup> LACAN – Racontez-moi un peu cette histoire...

G. L. – J'avais l'impression que mon sexe allait en rétrécissant, et j'avais l'impression que j'allais devenir une femme.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui.

G. L. – J'avais l'impression que j'allais devenir un transsexuel.

D<sup>R</sup> LACAN – Un transsexuel ?

G. L. – C'est-à-dire muter au point de vue sexuel.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est cela que vous voulez dire ? Vous avez eu le sentiment de quoi ? Que vous alliez devenir une femme ?

G. L. – Oui, j'avais des habitudes, je me maquillais, j'avais la volonté aussi de connaître... j'avais cette impression angoissante de rétrécissement du sexe et en même temps, la volonté de connaître ce qu'était une femme pour essayer d'entrer dans le monde d'une femme et dans la formulation intellectuelle, psychologique d'une femme.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez espéré cette sorte... c'est quand même une sorte d'espoir.

<sup>(75)</sup>G. L. – C'était un espoir et une expérience.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est une expérience... que quand même vous gardez une queue masculine, oui ou non ?

G. L. – Oui.

D<sup>R</sup> LACAN – Bon, alors en quoi est-ce une expérience ? C'était plutôt de l'ordre de l'espoir. En quoi est-ce une expérience ?

G. L. – En espérant que c'était expérimental.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est-à-dire que vous espérez expérimenter, si on peut une fois encore jouer avec les mots. C'est resté au stade de l'espoir... mais enfin, vous ne vous êtes jamais senti être une femme ?

G. L. – Non.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui ou non ?

G. L. – Non. Vous pouvez répéter la question ?

D<sup>R</sup> LACAN – Je vous ai demandé si vous vous étiez senti être femme ?

G. L. – Le fait de sentir psychologiquement, oui. Avec cette sorte d'intuition, enfin de...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, pardon, pardon, d'intuition. Est-ce que vous vous êtes vu comme femme, puisque vous parlez d'intuition... les intuitions, c'est des images qui vous traversent. Est-ce que vous vous êtes vu femme ?

G. L. – Non, je me suis vu femme en rêve, mais je vais essayer...

D<sup>R</sup> LACAN – Vous vous êtes vu femme en rêve. Qu'est-ce que vous appelez rêve ?

G. L. – Rêve ? Je rêve la nuit.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous devez tout de même vous apercevoir que ce n'est pas la même chose, le rêve la nuit...

<sup>(76)</sup>G. L. – Et le rêve éveillé.

D<sup>R</sup> LACAN – Et le rêve que vous avez appelé vous-même éveillé, et auquel, si j'ai bien compris, vous avez rattaché la parole imposée. Bon, est-ce que c'est un phénomène de la même nature, ce qui se passe la nuit, à savoir ces images qu'on voit quand on est endormi, est-ce de la même nature que les paroles imposées ? On parle très grossièrement, là, mais vous avez peut-être votre idée là-dessus ?

G. L. – Non, cela n'a aucun rapport.

D<sup>R</sup> LACAN – Donc, pourquoi qualifiez-vous de rêves vos paroles imposées ?

G. L. – Les paroles imposées, ce n'est pas un rêve. Vous n'avez pas bien compris.

D<sup>R</sup> LACAN – Je vous demande bien pardon. J'ai très bien entendu que vous avez épinglé ça du mot rêve. Cela, je l'ai entendu, je l'ai entendu de votre bouche. Vous avez parlé de rêve, même en y ajoutant éveillé, c'est quand même vous qui avez usé du mot rêve, vous êtes d'accord ?

G. L. – Oui, j'ai usé de ce mot, mais les phrases imposées sont un peu entre le cercle solitaire et ce que j'agresse dans la réalité. Je ne sais pas ce qui fait partie du...

D<sup>R</sup> LACAN – Bon, alors, oui. Est-ce que c'est ce pont qui agresse ?

G. L. – C'est le pont qui agresse, oui.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, c'est vous-même qui le dites, ces paroles...

G. L. – Non, ce sont des phrases.

D<sup>R</sup> LACAN – Ces paroles qui vous traversent expriment votre assassinat. C'est très près de ce que vous venez de dire vous-même, quand vous dites, par <sup>(77)</sup>exemple, ils veulent me monarchiser, ça, c'est quelque chose que vous dites, mais c'est une parole imposée.

G. L. – C'est une parole imposée.

D<sup>R</sup> LACAN – Bon, parce que vous ne voyez pas du même coup les « ils » en question sont des gens que vous injuriez, vous leur imputez bien de vouloir vous monarchiser l'intellect. Vous êtes d'accord ?

G. L. – Oui, mais je ne sais pas si c'est...

D<sup>R</sup> LACAN – De deux choses l'une, ou les paroles surgissent comme ça, elles vous envahissent...

G. L. – Oui, elles m'envahissent.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui ?

G. L. – Elles m'envahissent, elles émergent, elles ne sont pas réflexives.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Alors, c'est une seconde personne qui réfléchit là-dessus, qui y ajoute ce que vous y ajoutez, ce que vous y ajoutez en vous reconnaissant jouer cette part là. Vous êtes d'accord ?

G. L. – Oui.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous y ajoutez quoi par exemple ? Ils veulent me monarchiser l'intellect ?

G. L. – Cela ne m'est jamais arrivé de rajouter des phrases à cette phrase, ils veulent me monarchiser l'intellect. Mais la royauté n'est pas vaincue, ou est vaincue... je ne sais pas si...

D<sup>R</sup> LACAN – C'est vous-même qui faites la distinction de la réflexion que vous y ajoutez, et en général, cela commence en effet, ce n'est pas le seul cas, vous y ajoutez un *mais*, vous venez de le dire : mais la royauté n'est pas vaincue.

G. L. – Ils veulent me monarchiser l'intellect, émergence. Mais la royauté n'est pas vaincue, c'est une réflexion.

<sup>(78)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – C'est de vous, c'est de votre cru ?

G. L. – Oui, tandis que l'émergence s'impose à moi. Ça me vient comme ça, et c'est une sorte de pulsions intellectuelles qui viennent, qui naissent brutalement, et qui viennent s'imposer à mon intellect.

D<sup>R</sup> LACAN – Dans le cours de notre entretien... ?

G. L. – J'en ai eu beaucoup.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous en avez eu beaucoup ; pourriez vous peut-être les reconstituer.

G. L. – Ils veulent me tuer les oiseaux bleus.

D<sup>R</sup> LACAN – Ils veulent me tuer les oiseaux...

G. L. – Les oiseaux bleus. Ils veulent me coincer, ils veulent me tuer.

D<sup>R</sup> LACAN – Qui sont les oiseaux bleus ? C'est les oiseaux bleus qui sont ici ?

G. L. – Les oiseaux bleus.

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce que c'est, les oiseaux bleus ?

G. L. – Au départ, c'était une image poétique, en relation avec le poème de Mallarmé, *l'Azur*, puis l'oiseau bleu, c'était le ciel, l'azur infini, l'oiseau bleu, c'était l'infini azur.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, allez-y.

G. L. – C'est une expression d'infinie liberté.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, c'est quoi ? C'est les infinis ? Traduisons oiseau bleu par infinie liberté. C'est les infinies libertés qui veulent vous tuer ? Il faut quand même savoir si les infinies libertés veulent vous tuer. Allez-y.

G. L. – Je vis sans borne, n'ayant pas de bornes...

D<sup>R</sup> LACAN – IL faut tout de même savoir si vous vivez sans bornes ou si vous êtes dans un cercle solitaire, parce que le mot cercle implique plutôt l'idée de borne.

<sup>(79)</sup>G. L. – Oui, et de tradition au niveau de ce que...

D<sup>R</sup> LACAN – L'image du cercle solitaire...

G. L. – Au niveau du rêve, au niveau du non-imaginatif créé par mon intellect ?

D<sup>R</sup> LACAN – Non, mais il faut. Tout de même bien aller au fond des choses.

G. L. – C'est très difficile, parce que...

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce que vous créez ? parce que pour vous le mot créer à un sens.

G. L. – Dès l’instant que cela émerge de moi, c’est une création. C’est un peu ça. Il ne faut pas se lier. Le fait de parler de ces cercles solitaires et de vivre sans bornes, il n’y a pas de contradiction, dans mon esprit je ne vois pas de contradiction. Comment vous expliquer ? Je suis dans un cercle solitaire parce que je suis en rupture avec la réalité. C’est pour ça que je parle de cercle solitaire. Mais cela ne m’empêche pas de vivre au niveau imaginaire, sans bornes. C’est justement parce que je n’ai pas de bornes que j’ai tendance à m’éclater un peu, à vivre sans borne, et si on n’a pas de bornes pour vous arrêter, vous ne pouvez plus faire fonction de lutte, il n’y a plus de lutte.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez distingué tout à l’heure le monde de la réalité, dont vous dites vous-même que c’est des trucs comme ça, comme cette table, cette chaise. Bon, vous avez semblé indiquer que ça, vous le considérez comme tout le monde, que c’est au niveau du sens commun que vous l’appréhendez. Alors, portons la question sur ce point. Est-ce que vous créez d’autres mondes ? Le mot créer...

G. L. – Je crée des mondes à travers ma poésie, à travers ma parole poétique.

(80) D<sup>R</sup> LACAN – Oui, et les paroles imposées créent des mondes.

G. L. – Oui.

D<sup>R</sup> LACAN – C’est une question, ça.

G. L. – Oui, elles créent des mondes. Elles créent des mondes, la preuve, c’est que...

D<sup>R</sup> LACAN – La preuve, c’est que...

G. L. – Je viens de vous dire que « *ils veulent me tuer l’oiseau bleu* » implique un monde où je suis sans bornes. On revient, je reviens dans mon cercle solitaire où je vis sans bornes. C’est confus, je sais, mais je suis très fatigué.

D<sup>R</sup> LACAN – Je viens de vous faire remarquer que le cercle solitaire n’implique pas de vivre sans bornes, puisque vous êtes borné par ce cercle solitaire.

G. L. – Oui, mais au niveau de ce cercle solitaire, je vis sans borne, mais au niveau du réel, je vis avec des bornes, parce que je suis borné, ne serait-ce que par mon corps.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Tout ça est très juste, à ceci près que le cercle solitaire est borné.

G. L. – Il est borné par rapport à la réalité tangible, mais ça n’empêche pas le milieu de ce cercle de vivre sans bornes. Vous pensez en termes géométriques.

D<sup>R</sup> LACAN – Je pense en termes géométriques, ça c’est vrai, et vous, vous ne pensez pas en termes géométriques ? Mais vivre sans bornes, c’est ça qui est angoissant, non ? ça ne vous angoisse pas ?

G. L. – Si ça m’angoisse. Mais je n’arrive pas à me dépendre de ce rêve ou de cette habitude.

D<sup>R</sup> LACAN – Bon, ceci dit, il est arrivé une anicroche au moment où vous êtes entré ici. C'est ça qui a déterminé votre entrée ici. Si j'ai bien entendu, une <sup>(81)</sup>tentative de suicide. Qu'est-ce qui vous avait poussé jusque-là ? C'est toujours la Dominique en question ?

G. L. – Non, non, non, non. C'était pour des raisons de télépathie.

D<sup>R</sup> LACAN – Justement, nous n'avons pas encore abordé ce mot. Qu'est-ce que c'est que la télépathie ?

G. L. – C'est la transmission de pensée. Je suis télépathe émetteur.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous êtes émetteur ?

G. L. – Peut-être ne m'entendez-vous pas.

D<sup>R</sup> LACAN – Non, je vous entends très bien. Vous êtes un émetteur télépathique. En général, la télépathie c'est de l'ordre de la réception, non ? La télépathie c'est quelque chose qui vous avertit de ce qui est arrivé ?

G. L. – Non, ça c'est de la voyance. La télépathie, c'est la transmission de pensée.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, à qui transmettez-vous ? À qui par exemple ?

G. L. – Je ne transmets aucun message à personne. Ce qui me passe à travers mon cerveau, c'est entendu par certains télépathes récepteurs. Je ne sais pas si...

D<sup>R</sup> LACAN – Par exemple, est-ce que moi, je suis récepteur ?

G. L. – Je ne sais pas, je ne sais pas, parce que...

D<sup>R</sup> LACAN – Je ne suis pas très récepteur, puisque je manifeste que je patauge dans votre système. Les questions que je vous ai posées prouvent que c'était justement de vous que je désirais vos explications. Je n'ai donc pas reçu tout ce que comporte ce que nous appellerons provisoirement votre monde.

G. L. – Un monde à mon image.

D<sup>R</sup> LACAN – Est-ce que ces images existent ?

<sup>(82)</sup>G. L. – Oui.

D<sup>R</sup> LACAN – Ça, c'est vous qui recevez, puisque vous les voyez.

G. L. – La télépathie se fait au niveau de la parole... la phrase émergente et les réflexions que je peux avoir... parce que j'en ai de temps en temps.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, vous réfléchissez tout le temps à vos phrases.

G. L. – Non, je ne réfléchis pas tout le temps aux phrases, mais j'ai des réflexions sur des sujets divers. Je ne sais pas ce qui est rendu par télépathie, mais ce ne sont pas des



images qui sont transmises par télépathie. Enfin, je suppose, parce que je ne suis pas à la fois moi et un autre.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, mais à quoi voyez-vous que l'autre les reçoit ?

G. L. – Par leurs réactions. Si jamais je les agresse, si jamais je dis des choses qui ne me semblent pas... je sais que les médecins qui ne me semblent pas... je sais que les médecins, à Pinel, m'ont posé plusieurs fois la question. C'est un raisonnement que je fais. Quand je vais chez une personne, je vois si son visage se fige, ou s'il y a des différences de l'expression, mais je n'ai pas une notion parfaitement objective, scientifique, que certaines personnes me reçoivent.

D<sup>R</sup> LACAN – Moi, par exemple, est-ce que je vous ai reçu ?

G. L. – Je ne crois pas

D<sup>R</sup> LACAN – Non ?

G. L. – Non.

D<sup>R</sup> LACAN – Parce que tout prouve que je nageais dans les questions que je vous ai posées ; c'était plutôt le témoignage que je nageais. Qui est-ce qui a reçu ici, <sup>(83)</sup>en dehors de moi ?

G. L. – Je ne sais pas, je n'ai pas eu le temps de regarder les personnes. D'autre part, l'assistance des psychiatres, qui sont habitués à se concentrer et à ne pas réagir... c'est surtout au niveau des malades que je vois.

D<sup>R</sup> LACAN – Vos copains de Pinel ?

G. L. – De Pinel.

D<sup>R</sup> LACAN – Depuis combien de temps ça dure, la télépathie... à savoir ce figeage auquel vous remarquez qu'on a reçu quelque chose ?

G. L. – Cela date de mars 1974, quand G. m'a diagnostiqué un délire paranoïde.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous y croyez, vous, à ce délire paranoïde ? Moi, je ne vous trouve pas délirant.

G. L. – À l'époque, ça l'était. À l'époque, j'étais très excité, je voulais...

D<sup>R</sup> LACAN – Vous vouliez ?

G. L. – Je voulais sauver la France du fascisme.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, allez...

G. L. – J'écoutais la radio, j'écoutais l'émission de radio sur France-Inter à 10h, et je parlais. Pierre Bouteiller, à un moment, en marge de son émission, a dit : « Je ne savais

*pas que j'avais des auditeurs qui avaient ce don là* ». C'est là que j'ai pris conscience qu'on pouvait m'entendre à la radio.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez eu, à ce moment-là, le sentiment qu'on pouvait vous entendre à la radio ?

G. L. – Oui. Et j'ai une autre anecdote, quand j'ai eu ma tentative de suicide. Il y avait Radioscopie. Je réfléchissais, et la dame... ils ont parlé un moment ; ils ont fait un rire d'entente entre eux, et je parlais ; je ne me rappelle plus ce que je disais, mais enfin, ils ont <sup>(84)</sup>dit : « *Voilà ce que je veux dire à un poète anonyme* ». Ce n'était peut-être pas exactement comme cela, c'était une sorte d'indifférence ; l'indifférence n'existait pas. Ils ont parlé de poète anonyme. Il y a eu un autre invité de Chancel à *Radioscopie* qui était Roger..., le directeur du *Canard Enchaîné*. C'était après ma tentative de suicide. À la fin de l'entretien, ils ont parlé. C'est bien connu que *le Canard Enchaîné* est un peu anticlérical, et ils parlaient juste à la fin de l'entretien de cet anticléricalisme, et j'ai dit : « *Roger... est une sainte* ». Ils ont éclaté de rire tous les deux à la radio, d'une manière qui n'avait aucun rapport avec ce qu'ils disaient, et j'ai entendu un peu plus doux : « *On pourrait l'accepter au Canard Enchaîné* ». Est-ce que c'est le pur fruit de mon imagination, ou est-ce qu'ils m'ont vraiment entendu ? Eux deux étaient-ils télépathes récepteurs, ou est-ce une pure imagination, une création ?

D<sup>R</sup> LACAN – Vous ne tranchez pas ?

G. L. – Je ne tranche pas.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, c'est à cause de cette télépathie d'émission, c'est à cause de cette télépathie bien distinguée de la voyance, que vous avez fait cette tentative ?

G. L. – Non, ce n'est pas à cause... j'injuriais mes voisins, j'étais très agressif, j'injuriais mes voisins.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous les injuriez ?

G. L. – Parce qu'il y avait souvent des scènes de ménage. Je les injuriais, et un après-midi, à ce moment-là ; je revenais d'Orthez, j'étais à Orthez...

D<sup>R</sup> LACAN – Et quoi ?

G. L. – J'avais beaucoup de médicaments...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui.

<sup>(85)</sup>G. L. – Alors, j'étais très angoissé déjà qu'on puisse entendre certaines de mes pensées.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, parce que ces injures étaient en pensée ?

G. L. – En pensée, oui. Ce n'était pas face à face. C'était l'appartement au-dessus. J'étais en train de les agresser, je les agressais, je les ai entendus crier : « *Monsieur G. L. est fou, il faut le mettre à l'asile* », etc.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est cela qui a déterminé votre... ?

G. L. – J'étais très dépressif. J'étais déjà très angoissé de savoir que certaines personnes peuvent percevoir certaines de vos pensées ou certains de vos phantasmes plus ou moins baroques. J'écoutais en même temps la radio, et je racontais des choses un peu insignifiantes et banales, et à la radio, j'ai eu l'impression qu'on se moquait de moi. J'étais vraiment au bout du rouleau, parce que depuis un certain temps, à cause de cette télépathie, j'avais d'autres voisins injuriés qui me regardaient de travers, et d'un seul coup, j'ai eu envie de me suicider, et j'ai pris...

D<sup>R</sup> LACAN – Non mais... qu'est-ce que ça résout, ça, de vous suicider ?

G. L. – C'est une échappée... pour échapper à mon angoisse. Alors qu'intellectuellement, j'étais contre l'esprit suicidaire. J'avais une phrase : « *La vie en tant que moyen de connaissance* ». À tous les moments de désespoir que j'ai eu depuis que je suis malade, à quinze ans, j'ai toujours cette phrase qui me revenait : « *Si je meurs, il y a des choses que je ne peux pas connaître* ». Je crois à la réincarnation, mais je ne crois pas au paradis.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous croyez à la réincarnation ?

G. L. – Je crois à la métempsycose. À un certain <sup>(86)</sup>moment, vers 18 ans, je pensais être la réincarnation de Nietzsche.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous pensiez être la réincarnation de Nietzsche ? Oui... pourquoi pas ?

G. L. – Oui, et vers... quand j'avais vingt ans, j'ai découvert Artaud. À mon collègue privé, en seconde, j'étais tellement intéressé, ce n'était pas tellement l'harmonie... ma pensée, mon évolution spirituelle.

D<sup>R</sup> LACAN – À ce moment-là...

G. L. – À 17 ans, j'ai lu *L'Ombilic des Limbes*, et j'ai acheté les œuvres complètes d'Artaud, et vers 20 ans, j'ai eu l'impression que j'étais la réincarnation d'Artaud. Artaud est mort le 4 mars 1948. Moi, je suis né le 2 septembre 1948. Lui était né le 4 septembre 1893, et on était tous les deux du signe de la Vierge ; et comme j'avais le distance de mars à septembre, j'avais l'impression que son esprit et son âme avaient émigré pendant six mois et que cette âme, cet esprit, s'étaient réincarné en moi, quand j'étais né, le 2 septembre 1948.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous y croyez vraiment ?

G. L. – Maintenant, je ne crois plus être la réincarnation d'Artaud ou de Nietzsche, mais je crois toujours à la réincarnation, parce que très jeune, j'ai eu un rêve qui était une sorte de double réincarnation, un rêve dans la nuit, un rêve nocturne. J'avais peut-être 8-9 ans. Je ne connaissais absolument rien... à cet âge-là, on n'a pas lu des bouquins de métempsycose. Dans ce rêve, je me retrouvais au Moyen Âge. J'avais l'impression que j'avais déjà vécu au Moyen Âge. En même temps, dans ce rêve, je me suis retrouvé dans un château un peu délabré, et dans mon rêve, je rêvais encore.

<sup>(87)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – Un rêve dans un rêve, oui.

G. L. – Et je pensais que j'avais connu ce château avant, alors que j'avais une autre vie, avant le Moyen Âge, à l'époque, je me souviens que je connaissais ce château, bien qu'il soit un peu délabré, mais je reconnaissais ce château.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, ce château était d'avant le Moyen Âge ?

G. L. – Peut-être qu'à l'époque du Moyen Âge, le vie ne dépassait pas 35 ou 50 ans. Le rêve du rêve était peut-être à l'époque du Moyen Âge aussi, et il s'est peut-être écoulé 50 ou 100 ans pour que le château soit un peu délabré. Mais ça, c'est une hypothèse que je formule, mais qui n'était pas du tout formulée dans mon rêve.

D<sup>R</sup> LACAN – Donc, c'est une hypothèse que vous avez émise.

G. L. – J'ai eu, des phénomènes de lévitation. J'ai été formé très jeune, à onze ans. Un jour...

D<sup>R</sup> LACAN – Ce que vous appelez être formé, c'est quoi ? c'est avoir des érections ?

G. L. – C'est cela.

D<sup>R</sup> LACAN -Alors ?

G. L. – J'ai eu un rêve de lévitation.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, racontez.

G. L. – J'étais en train de me masturber, et j'ai un déploiement de jouissances extrêmes ; j'ai eu la sensation de m'élever dans les airs. Est-ce que je me suis vraiment élevé, ou est-ce une illusion de l'orgasme ? Au point de vue pensée, je pense vraiment que je suis entré en lévitation.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, on espère. Dites-moi, qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

<sup>(88)</sup>G. L. – Je vais continuer à essayer de me soigner. Maintenant ? À court terme ou à long terme ?

D<sup>R</sup> LACAN – À long terme.

G. L. – Je n'ai aucune idée, je n'ai aucune formulation sur l'avenir.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez des études en train.

G. L. – Non, je n'ai plus d'études.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous êtes pour l'instant travaillant nulle part.

G. L. – Je ne travaille pas, non.

D<sup>R</sup> LACAN – Comment envisagez-vous... Pinel, il faut quand même en sortir un jour. Comment envisagez-vous de reprendre ?

G. L. – Si je réussis à me désangoisser, à trouver une possibilité de dialogue... il y aura toujours ce phénomène de télépathie qui me nuira, parce que je ne pourrai pas agir, toutes mes actions seront aussitôt reconnues par télépathie, par ceux qui m'entendent, sans m'entendre même... je ne pourrai pas vivre dans la société tant que cette télépathie existera, parce que je ne pourrai pas vivre dans la vie sociale, dans le courant social, sans être prisonnier de cette télépathie. Parce que les gens entendent mes pensées, je ne pourrai pas avoir un travail dans la vie courante, ce n'est pas possible. Ce qui me torture le plus...

D<sup>R</sup> LACAN – Cela va un peu mieux depuis quand ?

G. L. – Depuis une quinzaine de jours. J'ai eu de nombreux entretiens avec M. Czermak et M Duhamel, cela m'a un peu débloqué. Mais du fait que mon jardin secret est perçu par certaines personnes, que mes pensées et mes réflexions sont...

D<sup>R</sup> LACAN – Votre jardin secret, c'est le cercle solitaire ?

<sup>(89)</sup>G. L. – Jardin secret où les réflexions ce sont les images, où les réflexions que je peux avoir sur différents sujets, etc. comment pouvez vous avoir une activité professionnelle si une partie de ceux qui vous entourent perçoivent votre réflexion et sont court-circuités ? Même si on vit d'une manière complètement directe, il y a des choses... si j'étais amené dans un cercle d'études à diriger des gens et que l'on m'entende, cela ne serait pas possible à vivre. Il y a environ un mois, j'étais vraiment très mal. Je restais constamment allongé sur mon lit à dormir. J'étais brisé. J'avais envisagé de me suicider encore une fois, parce que l'on ne peut pas vivre avec cette télépathie, qui n'a pas toujours existé, qui est née au moment...

D<sup>R</sup> LACAN – Qui n'a pas toujours existé ? Les paroles imposées sont d'avant ?

G. L. – Les paroles imposées et la télépathie ont commencé en mars 1974... au moment du délire paranoïde, quand je voulais combattre les fascistes, etc. par la pensée.

D<sup>R</sup> LACAN – Au temps où vous voyiez H. ...

G. L. – Je ne l'ai vu qu'une fois H.

D<sup>R</sup> LACAN – À ce moment-là, est-ce que vous aviez des phénomènes du genre parole imposée ou télépathiques ?

G. L. – Non, ce n'était pas ça. D'ailleurs, quand j'ai revu mon psychiatre G., à mon retour de d'O., il m'a dit : votre télépathie... J'ai eu 25 électro-narcoses, 13 à N. et 12 à O. Peut-être que cela... je suis angoissé de plus en plus. Je n'arrive plus à me concentrer, avec ces électro-narcoses, on atteint les cellules.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est ce que vous pensez. Votre drame <sup>(90)</sup>d'être malade, c'est l'électro-narcose.

G. L. – Ces électro-narcoses ont été faites pour me soigner, parce que j'étais vraiment délirant. J'ai passé pas mal de tests dans ma vie, quand ils m'ont amené à la clinique de S., je délirais tellement... Intellectuellement, j'entendais des voix qui me posaient des questions sur la France fasciste... j'avais l'impression que j'étais en philo ou en math élem... je ne sais pas... je n'arrive plus à me concentrer... Il y avait Jean-Claude Bourret. Je croyais que les fascistes avaient pris le pouvoir et qu'ils avaient pris d'assaut la maison de l'O.R.T.F. Par pensée, je faisais se tuer Jean-Claude Bourret et Jean R., en s'étranglant l'un l'autre. À ce moment-là... j'avais aussi l'obsession de la fraternité... j'ai été amené à la clinique de S., je répondais par symboles mathématiques. J'avais l'impression qu'on me posait des questions, le directeur me posait des questions. Il fallait que je réponde pour que la France soit sauvée du fascisme. On me posait des questions, et ces réponses, je les donnais très ouvertement ; c'étaient des séries mathématiques ou des symboles poétiques. Je ne peux pas me souvenir de cela. C'est pour ça qu'on a diagnostiqué un délire.

D<sup>R</sup> LACAN – Enfin, qui est-ce qui a raison, les médecins ou vous ?

G. L. – Je ne sais pas..

D<sup>R</sup> LACAN – Vous vous en remettez aux médecins.

G. L. – Je m'en remets aux médecins, en essayant de conserver mon libre-arbitre.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez le sentiment que vous donnez une place sérieuse au libre-arbitre ; dans ce que vous venez de me raconter, vous subissez, vous <sup>(91)</sup>subissez certaines choses qui vous échappent.

G. L. – Oui, mais...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, mais ?

G. L. – J'ai un tel espoir, un espoir de retrouver mon pouvoir de jugement, mon pouvoir de dialogue, un pouvoir de prise en main de la personnalité. Je crois que c'est le problème le plus crucial. Comme je vous l'avais dit au début, c'est que je n'arrive pas à me cerner, je n'arrive pas à me prendre en main.

D<sup>R</sup> LACAN – Bien, mon vieux, au revoir, je serais content d'avoir quelques échantillons de vos...

G. L. – De mes écrits ?

D<sup>R</sup> LACAN – On se reverra dans quelques jours.

G. L. – Merci, Monsieur.

(G. L. sort)

D<sup>R</sup> LACAN – Quand on entre dans le détail, on voit que les travaux cliniques qui sont décrits dans les traités classiques n'épuisent pas la question. J'avais quelqu'un que j'ai

examiné, je ne sais quand, il y a un mois et demi, quelque chose comme cela, à propos de qui on avait parlé de psychose freudienne. Ça, c'est une psychose lacanienne... enfin, vraiment caractérisée. Ces paroles imposées, l'imaginaire, le symbolique et le réel. C'est même en quoi je ne suis pas très optimiste pour ce garçon. Il a quand même le sentiment que les paroles imposées se sont aggravées, c'est-à-dire que le sentiment qu'il appelle télépathie est un pas de plus. Jusque-là, il se contentait d'avoir des paroles imposées, mais c'est d'ailleurs très spécifiquement ce sentiment d'être aperçu qui le désespère. Je dois dire qu'il n'y a plus moyen de vivre, <sup>(92)</sup>de s'en sortir. Je ne vois pas du tout comment il va se retrouver. Il y a des tentatives de suicide qui finissent par réussir.